

OFF
A32A1
A31/P76
v.1

**ÉTUDE SPÉCIALE POUR LE PROJET
DE PLANIFICATION QUINQUENNALE**

TOME 1

**LES MÉTIERS D'ART
DU QUÉBEC
ET L'HISTOIRE**

André Laberge
en collaboration avec
Lucie Barash

Présenté au
Ministre des Affaires culturelles
Gouvernement du Québec

métiers d'art du québec



Bibliothèque Nationale du Québec

LES METIERS D'ART DU QUEBEC ET L'HISTOIRE

André Laberge
en collaboration avec Lucie Barash
décembre 1975



OFF
A32A1
A31/P76
V.1 13

Montréal
le 3 mars 1976

Monsieur Armand Brochard
Président de Métiers d'Art du Québec Inc.
4547 rue Saint-Denis
Montréal Qué.

Qui dit artisanat, dit tradition. Qui dit tradition, dit histoire. L'histoire du Québec devait avoir une place importante dans le cadre du Projet de Planification Quinquennale. Si l'enfant, à sa naissance, a son propre caractère, il n'en demeure pas moins que l'hérédité joue un rôle de premier plan dans l'évolution psychologique et sociale de cet enfant. Ainsi en est-il des peuples.

Quelle est l'origine des Québécois? Il semble que celle-ci est beaucoup plus diversifiée qu'on ne le croyait de prime abord. Nous ne sommes pas que des Bretons. Nous sommes aussi des Vendéens, des Savoyards, des Normands, des Gascons, etc. Nous sommes un petit peuple composé de marginaux d'un grand peuple d'origines diverses. Il est difficile de trouver un dénominateur commun chez les Québécois.

Quelle a été l'influence indienne chez les Français de la Nouvelle-France? Il semble que ceux-ci se soient fortement mêlés aux Indiens. Aurait-on fini par acquérir certains de leurs traits dominants? La description que certains voyageurs et penseurs ont faite des habitants nous inclinerait à le croire.

Est-il surprenant, à la lumière de cette analyse, que la société québécoise ait été lente à s'industrialiser? N'est-il pas vrai que la renaissance de l'artisanat est plus vivace au Québec que partout ailleurs en Amérique du Nord? Ce changement structurel de nos économies favoriserait-il notre société?

L'analyse de Monsieur André Laberge et de Madame Lucie Barash nous montre que nous avons raison d'être fiers de nos ancêtres. Mais

.../

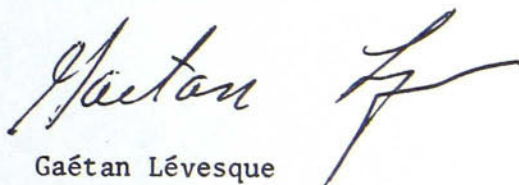
/...

ceux-ci le seraient-ils de nous? N'avons-nous pas troqué notre droit d'afnesse pour un demi-plat de lentilles? Oui, nous sommes plus riches. Mais de quoi! De notre logement en ville et de notre chalet dans les Laurentides! Et de nos terres que nos ancêtres ont défrichées, l'on replante des arbres pour nos ITT.

On peut arguer que ces terres étaient de misère. Mais crevions-nous de faim? Le poisson des lacs et rivières, le lièvre, la perdrix, etc. compensaient amplement le manque de fertilité des terres.

Le nombre de terres était insuffisant à combler les besoins qui résultaient de la croissance de la population. Mais ceci ne résultait-il pas d'un mauvais système de distribution du sol? Compte tenu de la grande fertilité des sols de la région du Saint-Laurent, était-il normal que les paysans aient des terres d'une telle superficie? N'aurait-on pas pu diminuer la pression démographique en subdivisant optimalement ces terres? Les terres européennes, en général, ne sont pas très grandes. Peut-on dire que l'agriculture des pays européens est déficiente par rapport à celle de l'Amérique du Nord? Il ne semble pas.

Nous sommes des Rousseauistes dans un monde de Weberiens. Nous appelons pacifisme ce qui n'est que démission. Nos aîeux seraient-ils fiers de nous?



Gaétan Lévesque
coordonnateur du Projet de
Planification Quinquennale

"L'antiquité fit des dieux de ceux qui inventèrent des métiers; les siècles suivants ont jeté dans la fange ceux qui les ont perfectionnés. Je laisse à ceux qui ont quelque principe d'équité, à juger si c'est raison ou préjugé qui nous fait regarder d'un oeil si dédaigneux des hommes si essentiels. Le poète, le philosophe, l'orateur, le ministre, le guerrier, le héros, seraient tout nus, et manqueraient de pain sans cet artisan, l'objet de son cruel mépris."

Diderot

*Encyclopédie du dictionnaire raisonné
des sciences des arts et des métiers
1751-1772*

Article "métier"

Coll. "J'ai lu", p. 430.

TABLE DES MATIERES

	page
Introduction.....	5
premier chapitre	
LES ORIGINES	
population - démographie.....	9
deuxième chapitre	
LES ARTISANS ET LEUR PRODUCTION,	
après 1760.....	26
troisième chapitre	
L'INFLUENCE INDIENNE.....	34
quatrième chapitre	
L'ECONOMIE AU XVIII ^e SIECLE.....	40
cinquième chapitre	
L'HABITANT, TYPE CULTUREL.....	46
sixième chapitre	
UNE ECONOMIE DE SUBSISTANCE OU ECONOMIE FERMEE.....	56
septième chapitre	
LE CANADIEN APRES LA CONQUETE ET L'AGRICULTURE.....	60
huitième chapitre	
RELENTS DE PRODUCTION ARTISANALE ET INDUSTRIALISATION.....	84

TABLE DES MATIERES (suite)

	page
neuvième chapitre	
DES POTIERS ET DE LA CERAMIQUE.....	90
dixième chapitre	
L'ARTISANAT CONTEMPORAIN, après 1930.....	103
Conclusion.....	111
appendice:	
L'ARTISAN D'AUJOURD'HUI ET SA PRODUCTION.....	115
Bibliographie.....	118

INTRODUCTION

Suite à la citation placée en exergue au début de ce travail, nous aimerions apporter quelque réflexion sur l'expression "métier d'art". Le mot "métier" appartient d'abord au tisserand; sur un métier, il fait métier, il devient l'artisan d'une oeuvre.

Puisque les mots ont un sens profond ancrés qu'ils sont dans le plus lointain passé, il est juste qu'on parte ici du mot "métier" qui remonte à la plus ancienne préhistoire de tous les peuples.

Le tissage fut sans doute l'un des premiers métiers d'art des hommes. Cependant, on voit fréquemment la femme s'exercer à cet art dans toutes les images qui nous sont parvenues de la plus haute Antiquité par la littérature; métier donc, production d'un objet, utile et beau ayant valeur d'échange, prédestiné à devenir petite et grande industrie.

R.E. Shultes¹, conservateur du Musée des plantes à l'Université Harvard (E.U.), a pu déterminer quelques lois apparentes de l'usage que l'homme a fait des plantes car c'est bien des plantes et de la terre que proviennent les différents métiers d'art, les artisans travaillant sur la nature pour des besoins précis. Ainsi, il y eut les mêmes étapes, la même progression (incluant ou excluant le progrès) partout:

- 1- utilisation de la plante telle que trouvée: des fibres entrelacées par hasard ayant subi un rouissage naturel après de grandes pluies peut-être, et par hasard encore proprement séchées avant que de corrompre.
- 2- manipulation de la plante, début d'agriculture pour favoriser les condi-

1. Shultes, R.E., *The Botany and Chemistry of Cannabis*, 1970, Churchill Enrg.

tions voulues pour faire des paniers, de la corde, à la fin des tissus par l'invention du métier, puis de la navette et du rouet. Il y a là toutes les étapes préhistoriques d'avant même l'écriture.

3- transformation. Premières expériences de la chimie: extractions de l'huile, trempage des fibres et des cuirs pour les changer profondément.

R.E. Shultes a fait l'étude des plantes, mais la même évolution se retrouve dans tous les métiers, toutes les productions qui sont tantôt artisanales et tantôt industrielles fractionnées en opérations où l'ouvrier d'aujourd'hui a perdu presque totalement la maîtrise de l'oeuvre totale.

Un élément nouveau a surgi. La production croissante, l'attraction de faire des choses toujours plus grandes, toujours meilleures, sont à présent des buts en elles-mêmes; ce sont nos idéaux modernes. Le travail s'est peu à peu aliéné de la personne du travailleur.

Quel est le sort de l'ouvrier d'usine? Il dépense le meilleur de son énergie, pendant sept ou huit heures par jour, pour produire "quelque chose". Son travail lui est indispensable pour gagner sa vie, mais son rôle est surtout passif. Il remplit une petite fonction isolée dans un ensemble de production compliqué et hautement organisé, et ne se trouve jamais confronté à "son produit" global; ou si cela lui arrive, ce n'est pas en tant que producteur, mais sur le plan de la consommation... Il n'a pas plus de rapports avec l'objet dans sa réalité physique, qu'avec ses aspects plus vastes, économiques et sociaux...¹

Le métier d'art fait oeuvre tant que l'oeuvre est proche de la conscience de son ou de ses exécuteurs, tant qu'ils ont "leur mot à dire" pendant qu'elle devient. Ceci fait qu'il y a une paternité à la chose donc un amour de l'oeuvre qui est bien alors de la création. Le problème des métiers d'art, c'est qu'il faut déterminer à nouveau comment ils peuvent survivre en compétition

1. Fromm, Erich, *Société aliénée et société saine*, p. 175.

avec l'objet manufacturé; or, toute l'histoire des métiers d'art d'ici ou d'ailleurs indique qu'il y a toujours danger de devenir manufacture quand le métier devient complexe. Par exemple, dans les grands ensembles industriels, quand le tissu devient textile, il devient un produit d'uniformité; il est d'ailleurs devenu de plus en plus produit synthétique, à tous égards moins agréable à porter que les textiles plus primitifs, plus organiques tels le coton, la toile, les lainages ou même la soie qui sont tous des produits pouvant respirer avec le corps, ce qui importe en réalité de confort.

Et il y a aussi que les ouvriers du textile ne sont pas pressés de déclarer qu'ils sont heureux des maigres salaires qu'ils reçoivent; nos villes du textile industriel telles Saint-Jérôme, Sherbrooke, Saint-Hyacinthe ont quelques souvenirs de luttes syndicales acerbes.

Pour ne pas perdre le fil de notre présent propos, il faut se demander par et pour quelle valeur l'artisan cherche à demeurer celui ou celle qui fait oeuvre dans un métier d'art. Car c'est cela en somme l'important et l'artisan a bien raison de chercher la formule qui lui permettra de survivre. L'homme est aussi heureux d'être habile à donner forme à la matière. Il y a ça. C'est un besoin qu'il partage avec les "artistes" qui dessinent, modelent, sculptent, chantent ou jouent d'un instrument. Et il y a dignité et prestige à faire une oeuvre belle et bonne.

Les gens du passé québécois nous ont légué un héritage de métiers et d'industries; pourquoi chercher si loin quand on a sous les yeux un problème actuel? C'est que le problème qui se pose aux artisans en est un vieux même dans notre jeune histoire et qu'on pourrait peut-être éclaircir à le regarder en alternant notre regard entre l'histoire et l'actualité après avoir remué les vieilles traces de notre héritage culturel.

C'est précisément cela que nous nous proposons de faire ici: remuer les tra-

ces de notre héritage culturel dans des faits et gestes de nos ancêtres pour en dégager les traits de vie et de mentalité les plus significatifs quant à notre mentalité et ses manifestations culturelles.

premier chapitre

LES ORIGINES
population - démographie

Dès l'origine de la colonisation française en Amérique du Nord, les intérêts économiques stimulent explorateurs et colonisateurs. La conquête civilisatrice entreprise par les rois n'apparaissait possible que si la mer et les pays découverts ou conquis offraient des ressources susceptibles d'engendrer et de soutenir l'élan civilisateur. Champlain et ses successeurs réalisaient que le but de leur oeuvre restait solidaire de la prospérité commerciale de la Métropole.

En 1660, Champlain se rend compte des difficultés inhérentes à son programme qu'il avait établi comme suit:

- 1,000,000 de livres annuellement en produits miniers
- 1,000,000 de livres annuellement en pêcheries
- 300,000 livres annuellement en chanvre
- 400,000 livres annuellement en bois
- 400,000 livres annuellement en potasse
- 400,000 livres annuellement en toiles

A ce moment, la colonie compte environ 2,500 âmes et les 10,000 arpents de terre cultivés ne rapportent, au maximum, que 120,000 minots de grain.

Talon continue l'oeuvre amorcée par Champlain; outre le développement de la construction navale et de l'exploitation des forêts, il envisage le développement de corderies et de voileries alimentées par la culture du lin et du chanvre; il voit à l'installation de métiers à tisser sur la côte de Beaupré et dans l'île d'Orléans; il investit de l'argent du roi dans la tannerie de Bissot à Lauzon; ainsi, en 1672, la Nouvelle-France produit "des cuirs pour faire huit mille paires de chaussure par année"¹. Talon avait édifié à Québec des fabriques de chaussures et de chapeaux, en plus d'une tannerie et

1. Mémoire de Talon, 1673, in Hamelin, Jean, *Economie et Société en Nouvelle-France*, P.U.L., p. 23.

d'une teinturerie. A ce moment, la colonie a non seulement de quoi se nourrir mais aussi de quoi se vêtir; la laine, par exemple, sert au tissage du bouracan, du droguet, de l'étamine et de la serge.

La fin du XVII^e siècle et le début du XVIII^e marquent une période de ralentissement tant à cause des attaques iroquoises à l'intérieur qu'à la guerre de la Succession d'Espagne à l'extérieur. La colonie se voit déjà aux prises avec des problèmes d'exportation; faute de navires suffisamment gros et bien équipés, l'arrêt dans les communications oblige la population de la colonie à vivre les débuts d'une économie fermée.

Les habitants réapprennent la culture du chanvre et remettent les métiers en marche, sous la direction de Madame de Repentigny à Montréal et des Frères Charron, au Séminaire de Québec, qui entreprennent la fabrication des droguets et des étamines. Des brasseries surgissent pour pallier à l'absence des boissons en France. Des corderies font une timide apparition¹.

En agriculture, l'élevage connaît aussi des progrès; en 1719, le nombre de moutons (pourvoyeur de laine) au pays se chiffre à 8,435 et en 1739, à 26,260. Dans les années 30, le chanvre connaît à nouveau une nouvelle ère de prospérité qui n'est cependant que passagère puisque, en 1739, la production totale ne se chiffre qu'à 6,000 livres; quant au lin, sa production s'élève dans ces mêmes années à 127,219 livres. Mais les fondements de l'économie en Nouvelle-France demeurent les pelleteries (70% de l'économie) et le blé; cela se poursuivra ainsi jusqu'à la fin de la colonisation française.

Au début du XVIII^e siècle, l'industrialisation de la colonie reste donc mince si l'on tient compte du fait qu'il n'y a encore ni savonnerie, ni briquerie, ni tuilerie, ni manufacture de drap ou de toile; il y a ainsi quasi entière

1. Hamelin, Jean, *op. cit.*, p. 29.

dépendance de la France en ce qui a trait aux objets manufacturés. En 1739, le déficit commercial atteindra alors 600,000 livres.

Après ce tableau historique général sur la période de la colonisation française, nous voulons ici évoquer le problème de la main-d'oeuvre, celui des gens de métier et de leur recrutement.

Entre 1630 et 1760, on évalue le nombre de Français passés en Nouvelle-France à environ 10,000. Ces dix mille se répartiraient ainsi chronologiquement:

1608 - 1640 :	296
1640 - 1660 :	964
1660 - 1680 :	2 542
1680 - 1700 :	1 092
1700 - 1720 :	659
1720 - 1740 :	1 008
1740 - 1760 :	3 565 ¹

Ces dix mille se distribueraient ainsi: 3 500 soldats, 1 100 filles, 1 000 prisonniers, 3 900 engagés, 500 hommes libres.

La levée de 1653 devant arriver à Ville-Marie compte: 41 défricheurs, 20 laboureurs, 7 maçons, 6 charpentiers, 4 scieurs de long, 2 armuriers, 2 boulangers, 2 chirurgiens, 3 couvreurs, 2 maréchaux, 2 menuisiers, 3 meuniers, 3 tisserands, 1 brasseur, 1 chapelier. Dans l'ordonnance de 1716, il y est écrit que parmi les Engagés, il devra s'y trouver deux gens de métiers; la préférence est alors accordée aux laboureurs, charpentiers, menuisiers et maçons. Ces nouveaux arrivants sont tous regardés ou considérés dans les *Relations des Jésuites* comme des gens "tous scavans dans les métiers qu'ils professent et

1. Statistiques tirées de Jean Hamelin, *op. cit.*, p. 77.

tous gens de coeur pour la guerre"¹. La compétence ou la qualité de ces envoyés et des gens de métiers en particulier semble cependant différente d'année en année; ainsi, en 1667, Talon écrit à Colbert qu'il en a reçu 127 "très foibles, de bas âge et de peu de service"² et, en 1674, Denonville parle d'une soixantaine d'engagés de 12 à 15 ans, des "petits enfants qui ne sont bons que pour garder des vaches". Parmi les envois de gens de métiers, de très nombreux apprentis auraient été attirés dans la colonie soit par découragement (longueur du temps de l'apprentissage dans la Métropole) ou soit par goût de l'aventure en des terres nouvelles.

Il y avait aussi "les envoyés par ordre du Roi", groupe qui comprend: faux-sauniers, contrebandiers, braconniers, prisonniers; ils seraient venus au nombre de 1 000 individus entre 1720 et 1750. Certains intendants et évêques firent pression auprès du roi pour faire cesser ces envois évoquant tantôt leur immoralité ou leur incompétence à servir dans la colonie. Parmi ces envoyés, la catégorie la plus imposante était formée de faux-sauniers; en 1760, la colonie en reçoit 60 en dépit de la volonté de Hocquart qui en aurait préféré quatre cents. Quelques-uns étaient mariés, la plupart d'entre eux s'engageant comme garçons de service. Hocquart insistera alors pour qu'on envoie "des laboureurs, gens de journée, peu de gens de métiers et seulement de ceux de charpentier, forgeron, tonnelier, charbonnier. Les marchands tisserands et autres ouvriers des manufactures sont des hommes absolument inutiles"³. La main-d'oeuvre provenait ainsi de deux milieux: soit des troupes ou régiments ou d'"envoyés par ordre du Roi".

Dans l'ensemble de l'immigration, qu'en est-il du nombre d'ouvriers et d'artisans venus au pays entre 1650 et la Conquête (1760)? Leur nombre est éva-

1. J R, vol. XL, année 1653, p. 84.

2. Talon à Colbert, 26 août 1667, RAPQ, 1930-1931, p. 81.

3. Hocquart au Min., 28 sept. 1742; C11A77, p. 34.

lué à environ un millier et parmi eux:

Nous trouvons 140 maîtres et compagnons dont quelques-uns ne le sont devenus que dans la colonie. Environ une centaine d'autres ont transmis leur métier à l'un ou l'autre de leurs enfants¹.

Considérons maintenant ce tableau²:

LA MAIN-D'OEUVRE QUALIFIEE DANS L'IMMIGRATION FRANCAISE:
1630-1760

Métiers	1630-1649	1650-1681	1682-1709	1710-1749	1750-
Armurier	3	21	6	3	2
Arquebusier					
Serrurier	9	25	14	2	
Taillandier					
Cloutier	2	4			
Forgeron	1	6	3	10	3
Maréchal		3			
Fondeur		2	1	2	
Ferblantier	1	6	2	7	2
Charpentier	36	66	21	43	13
Menuisier	9	36	23	13	17
Charron	4	5			
Tourneur		4	3	2	1
Sculpteur		2	2	1	
Tonnelier	3	16	10	6	
Scieur		6	1		
Maçon	18	45	18	5	1
Couvreur	1	7	4	} 5	
Voilier		1			
Tailleur de pierre		3	1		

1. Hamelin, Jean, *op. cit.*, p. 89.

2. "Economie et Société en Nouvelle-France" par Jean Hamelin, troisième édition 1970; Les Cahiers de l'Institut d'Histoire no 3, Les Presses de l'Université Laval.

LA MAIN-D'OEUVRE QUALIFIEE (suite)

Métiers	1630-1649	1650-1681	1682-1709	1710-1749	1750-
Corroyeur		1			
Tapissier		1	2	4	
Cordier		5		5	
Calfat				1	
Tailleur	7	39	12	25	1
Tisserand	4	10		2	
Bonnetier					
Chapelier	1	8	3	1	
Cardeur		1		1	
Boulangier	4	13	14	14	10
Farinier		2	1		
Moulinier	3	20	7	5	1
Cuisinier					
Pâtissier		3	5	11	1
Cordonnier	3	29	15	18	
Sellier		1		3	
Tanneur		8	3	6	3
Sabotier		8			
Brasseur	2	1		1	1
Orfèvre					
Horloger			2	8	2
Perruquier			1	17	
Pouleur				40	
Divers		4	3	21	
Total	111	412	177	282	58

Il faudrait ajouter environ 80 ouvriers qu'on a recrutés en France vers 1737-1742 pour travailler aux forges St-Maurice.

MAITRES ET COMPAGNONS DANS L'IMMIGRATION FRANCAISE

<i>Armuriers:</i>	5	<i>Voiliers:</i>	2
<i>Arquebusiers:</i>	2	<i>Cordiers:</i>	2
<i>Taillandiers:</i>	11	<i>Tailleurs:</i>	19
<i>Serruriers:</i>	3	<i>Chapelier:</i>	1
<i>Forgerons:</i>	2	<i>Boulangers:</i>	5
<i>Fondeurs:</i>	4	<i>Cordonnier:</i>	1
<i>Ferblantiers:</i>	2	<i>Sellier:</i>	1
<i>Charpentiers:</i>	29	<i>Tanneurs:</i>	2
<i>Menuisiers:</i>	14	<i>Perruquiers:</i>	2
<i>Charron:</i>	1	<i>Poullieur:</i>	1
<i>Tourneurs:</i>	4	<i>Divers:</i>	3
<i>Tonnelier:</i>	1		
<i>Maçons:</i>	16		133

FILS D'EMIGRANTS QUI ONT PRATIQUE LE METIER DE LEUR PERE

<i>Charpentiers:</i>	22	<i>Tonneliers:</i>	4
<i>Serruriers:</i>	3	<i>Ferblantiers:</i>	2
<i>Couvreurs:</i>	2	<i>Taillandiers:</i>	2
<i>Maçons:</i>	10	<i>Tanneurs:</i>	3
<i>Boulangers:</i>	3	<i>Charrons:</i>	2
<i>Menuisiers:</i>	14	<i>Forgeron:</i>	1
<i>Perruquier:</i>	1	<i>Tailleurs:</i>	2
<i>Arquebusiers:</i>	2	<i>Voilier:</i>	1
<i>Cordonniers:</i>	6		

Nous nous rendons compte dans cette perspective statistique de l'apport global de la Métropole française à sa colonie sur une période de cent trente années; notons que la majorité de ces artisans et gens de métiers (soit près de 50%) était affectée à la construction de navires ou d'établissements comme menuisiers ou charpentiers ou encore maçons ou couvreurs; en ce qui a trait plus directement à notre étude, soulignons qu'il y eut durant ces cent trente années l'envoi de 5 sculpteurs, 10 cordiers, 84 tailleurs, 16 tisserands, 20 tanneurs, quelques 12 orfèvres ou horlogers, 65 cordonniers ainsi que 55 boulangers.

Quelles étaient les méthodes de recrutement? Il y avait deux conceptions

quant aux méthodes de recrutement: la première consistait à former des ateliers royaux où les plus expérimentés devaient encadrer la main-d'oeuvre non qualifiée et la seconde qui consistait à faire passer dans la colonie des maîtres qui devaient enseigner aux apprentis dans leurs échoppes. Talon et Hocquart favorisèrent surtout la première méthode. Quoi qu'il en soit, ces deux méthodes nécessitaient l'aide du trésor royal soit pour financer les entreprises, soit pour payer les coûts de recrutement et les déplacements des maîtres et autres engagés.

Talon, nous en avons parlé plus haut, fut peut-être celui qui s'applique avec le plus de dynamisme à former des gens de métiers. Il écrivait à Colbert: "Pour divertir plusieurs fainéants d'entrer dans les bois et se joindre aux sauvages (...), j'ay ouvert la porte au travail et j'ay formé des ateliers qui ont entretenu près de trois cent cinquante hommes¹." Ces hommes étaient occupés à la construction de navires (charpentiers), à l'érection d'une brasserie; d'autres étaient "des soldats et des habitants qui ne pouvaient manier la hache et qui se forment au métier²." Mais Talon ne demeura dans la colonie que quelques années et ses successeurs ne déployèrent pas le même zèle à former une main-d'oeuvre qualifiée; de plus, comme nous l'avons noté, les guerres en Europe et dans la colonie, en plus des difficultés d'approvisionnement monétaire, entravèrent constamment le travail des intendants. A preuve, ce projet de Demeulles qui, en 1682, suggérait "l'envoi de deux tisserands, deux sergers, deux cordonniers et deux chapelliers, chaque mestier prendrait icy de petits enfants, lesquels au lieu de genser, et d'estre un jour des coureurs de bois, on en ferait en les instruisant de bons ouvriers"³, projet qui n'aura pas de suite. Les autorités coloniales renouvelent la

1. Talon à Colbert, 2 nov. 1671; RAPQ, 1930-1931, p. 153.

2. *Ibid*, p. 162.

3. Demeulles au Min., 12 nov. 1692, C11A, 6, p. 82.

demande en 1689, le ministre donnant ordre de recruter deux tuiliers, deux briquetiers et deux potiers tout en demandant à Frontenac de veiller à ce que ces gens enseignent avec soucis leur métier. Encore au début du XVIII^e siècle, gouverneurs et intendants demandent des tisserands français pour ouvrir le lin. Mais comme la colonie est au service de la métropole, le lin brut doit normalement être envoyé dans la Métropole pour y être travaillé; Louis XIV ne disait-il pas en 1702 que "la colonie du Canada n'est bonne qu'autant qu'elle peut être utile au royaume". Mais,

dès 1699, le roi a accordé aux Frères Hospitaliers de Montréal la permission d'établir des ateliers dans leur maison et de former des artisans compétents, ce qui équivaut à la fondation d'une école technique¹.

Comment interpréter encore ces insuccès ou en tout cas cette réticence de la part de la Métropole à favoriser le recrutement nécessaire au développement d'une main-d'oeuvre spécialisée dans la colonie? Les deux textes qui suivent peuvent nous servir de réponse et moins d'un siècle plus tard, sur le même sujet, le colonisateur anglais, à la suite du rapport Durham, fera des commentaires semblables.

Former une main-d'oeuvre spécialisée, c'est ouvrir la porte à la concurrence avec l'industrie métropolitaine. Le mémoire du Roi de 1704 marque une prise de position mercantiliste. Il refuse l'envoi de tisserands, car ils pourraient nuire à la vente des produits textiles métropolitains².

Les ministres reviendront souvent sur le sujet en recommandant aux intendants de veiller à ce que l'artisanat ne prenne pas un trop grand essor dans la colonie³.

-
1. Frégault, Guy, *La civilisation de la Nouvelle-France*, p. 72.
 2. Talon à Colbert, 2 nov. 1671; RAPQ, 1930-1931, p. 162.
 3. Hamelin, Jean, *op. cit.*, p. 102.

Quoi qu'il en soit, la première industrie textile fut érigée à Montréal en 1704 par Madame de Repentigny, on y fabriquait des toiles et couvertures. On pouvait y compter alors 28 métiers en 1706 et 73 en 1707. Bégon, en 1714, reconnaitra les progrès réalisés dans la fabrication de la toile et des étoffes et dans la production croissante des textiles.

La plupart des intendants (Colbert et Talon surtout) ont cru à la diversification de l'économie et à une indépendance économique partielle pour la colonie. Malgré des conjonctures économiques plutôt défavorables parce qu'entre autres complètement dépendantes de la Métropole, Talon permit quand même des réalisations intéressantes dans la construction navale, l'industrie du bois, la tannerie, la meunerie, la salaison du poisson, la culture du lin et du chanvre et la mise en place d'une brasserie. En plus des ateliers royaux, il faut aussi mentionner les écoles d'arts et métiers établies par les communautés. Le Séminaire de Québec comptait deux établissements; dans l'un on éduquait les jeunes doués pour les lettres et dans l'autre "on y met ceux qui ne sont propres que pour estre artisans et à ceux-là on apprend des mestiers"¹.

Les écoles et les ateliers ne furent cependant pas les seuls moyens d'apprendre un métier. La boutique du maître servait également à l'apprenti quoique le système corporatif ne fut pas instauré dans la colonie. Le travail demeurait libre et pour l'obtention du titre de maître, le nombre d'années à pratiquer un métier ainsi que la présentation d'un chef-d'oeuvre en permettaient l'accès. Talon aurait cependant préféré instituer les titres de maîtrise "pour inviter les plus habiles à élever des boutiques"; Colbert, pour sa part, était plutôt d'avis que "l'établissement des lettres de maîtres a été fait dans l'esprit d'exclure tous les mauvais ouvrages et de donner simplement le cour au bon "principe qu'on ne peut appliquer dans une colonie où la main-

1. Denonville au Min., 13 oct. 1685; C11A, 7, p. 93.

d'oeuvre qualifiée est rare au risque de décourager tous les débutants¹."

Faut-il souligner ici le caractère psychologique général de cette main-d'oeuvre. Bien des fondateurs de la colonie française étaient des soldats ou aventuriers et les métiers qui nécessitaient des déplacements auront la préférence; beaucoup d'envoyés (soldats ou autres) ne devinrent-ils pas coureurs de bois, trappeurs ou chasseurs en contacts fréquents avec les Indiens? Aussi faut-il ajouter la difficulté de recrutement en Nouvelle-France. Les recensements de 1681 donnent une population qualifiée d'environ 300 ouvriers et artisans; seulement 11% de ce nombre provenait de la colonie elle-même. Les Canadiens sont "gens de hache" disait Hocquart. Compte tenu du fait économique de la traite des fourrures (base économique), on peut dire, quant à l'établissement d'une population autochtone, que la colonie ou que la société d'alors ne se développa globalement que dans un état "semi-anarchique". L'agriculture, par exemple, ne se développa pas au Québec avant que le commerce des fourrures n'ait été accaparé par les Anglais à partir de 1760 (comme nous le verrons plus loin) et qu'ainsi la population canadienne ne se soit sédentarisée sur le bord des cours d'eau cessant de rêver à la fortune par l'attrait du nord et de ses richesses d'époque.

Les agriculteurs vivent alors comme les gentilhommes de France. En 1679, Duchesneau écrivait à Colbert:

*Quant aux laboureurs ... non seulement ils subsistent fort honnêtement et sont sans comparaison plus heureux que ce qu'on nomme en France les bons paysans. Mais comme les esprits de ce pays prennent aisément l'essor et qu'ils ont beaucoup de l'humeur sauvage qui est légère et ennemie d'un travail assidu, voyant la liberté qu'on prend si hardiment de courir les bois, ils se débauchent ...*²

1. Colbert à Talon, 5 jan. 1666; RAPQ, 1930-1931, p. 44.

2. Bilodeau, R.; Comeau, R.; Gosselin, A.; Julien, D.; *L'Histoire des Canadas*, p. 234.

Il est certain que sous le régime français, la culture des terres n'a jamais attiré qu'une faible partie de la population. L'intendant Champigny, en 1681, disait que "ceux qui s'attachent à la culture des terres décroîtront, parce que le Français qui vient d'émigrer demeure sur sa terre mais la plus grande partie de ses enfants "sont continuellement dans les voyages". Le Canadien n'est donc pas de type rural. Bigot et Franquet notent encore en 1749 que les Canadiens n'aiment pas l'agriculture et préfèrent le commerce ... des fourrures.

Les premiers Canadiens furent donc soit soldat ou coureur de bois et, en dernier lieu seulement, homme de métier ou artisan. Duchesneau, en 1680, évalue à 800 le nombre de coureurs de bois sur une population masculine d'environ 1 600 sujets. Comme nous l'avons noté, ce n'est que plus tard que le Canadien se transformera majoritairement et comme par obligation à la Conquête en fermier sédentaire. A quoi serait dû ce phénomène de mobilité? Au tempérament d'aventurier, ces immigrants venus de France sont des manoeuvres pour la plupart; ils sont habitués au travail saisonnier, donc à des périodes de chômage; dans l'ensemble, ils ne sont ni des artisans, ni même des ouvriers; ils n'aiment pas le travail de durée, celui qui nécessite patience et habileté. De plus, un grand nombre, nous l'avons vu, sont des soldats. Plusieurs personnages importants (Bigot, Champigny, Raudot) font état dans leur correspondance de la paresse et de la fainéantise des gens du pays. Hocquart cependant nuance ce jugement qui peut nous paraître sévère en disant que "le Canadien n'aime pas le travail de durée et qui attache", de là son goût pour la course dans les bois, la pêche à la morue et même l'exode vers l'ouest et la Louisiane; ces voyages créent des habitudes de mobilité donc de liberté et ces habitants du Nouveau Monde s'accommodaient mal en conséquence des métiers sédentaires. De là toutes les difficultés notables dans diverses correspondances pour former une main-d'oeuvre ouvrière et artisanale sédentaire, compétente, productive de quelque importance. Ouvrons ici une parenthèse sur la question de la paresse du travailleur artisan d'autrefois. On a posé cette

question qui est en soi une opinion, puisqu'elle exprime un doute assez fort.

Pour répondre, reprenons l'idée que l'artisan fait une oeuvre, tandis que l'ouvrier fait du travail. Quand l'oeuvre est terminée, ou qu'une étape de l'oeuvre est accomplie, les gens des métiers d'art s'arrêtent, font une pause, autant pour la détente que pour le plaisir d'aller faire autre chose. Regardons nos ancêtres, leur travail fini, avec leurs pipes et leurs chaises berceuses sur leur galerie: la question ne se posait pas ainsi pour eux. Avant que nous ayons appris à mesurer le temps, à le payer, à l'heure, au jour ou à la semaine, le travail était en somme artisanal; et, il y avait une qualité méditative à ne rien faire et à "jongler" sans agitation.

Là où l'auteur a vu la paresse, on pourrait tout aussi bien voir la sagesse d'une vie rythmique, organique, en contact direct avec tout ce qu'aujourd'hui on nomme écologie.

Ce n'est pas pour rien que les métiers d'art servent à la thérapie, dans le traitement des maladies nerveuses ou la réhabilitation après les maladies débilitantes. On devient maître de soi par la maîtrise et d'une matière qu'on oeuvre et des conditions de vie qu'on harmonise.

Nous avons besoin des artisans des métiers d'art pour une double raison:

- a) une partie de notre population est ainsi inclinée et si elle est bloquée dans son devenir, il y a grand danger qu'elle augmente le nombre des sans emplois tragiques. Alors on pourra dire qu'ils sont des paresseux, des étrangers chez eux.
- b) au contraire, si on les encourage à s'équilibrer eux-mêmes, ils pourront contribuer à embellir la vie des autres par leurs oeuvres.

Il n'y a ni paresse ni paresseux autres que produits par le désœuvrement.

La vérité des mots est souvent plus claire que nos idées: le désœuvré, celui qui ne fait pas son oeuvre, c'est qu'il est empêché de le faire, non par paresse, mais par des conditions sociales défavorables qu'il ne peut pas changer, car nous ne sommes plus écologiques. Il faut le dire carrément, nous sommes souvent démunis d'autant plus que nous sortons d'une période de prospérité (de la deuxième grande guerre à 1969) pendant laquelle "l'explosion de la créativité" nous a frappés après nous avoir séduits avec tous les joujoux-outils de la communication (média, écoles, T.V.).

L'histoire a-t-elle quelque chose à nous enseigner sur cette situation du manque après l'abondance? Si parfois l'artiste peut faire avec ce qu'il y a, quelque ce soit: pierre, bois, ferraille, et même terre, l'artisan ne peut guère produire dans son métier sans une assez grande quantité de bons matériaux, sans un espace d'atelier et sans des outils très précis qu'il ne peut guère improviser. Ne l'oublions pas, l'homme de métier artisan fait à la fois oeuvre et production utile aux autres. Que ce soit une belle pipe ou une courtepointe, il ne suffit pas qu'il en fasse une, il en fera beaucoup et il lui faut du temps devant lui et derrière pour planifier économiquement et rassembler tout ce qu'il faut pour sa production.

Il y a dans notre histoire beaucoup d'épisodes intéressants à raconter et qui n'ont rien perdu de leur sens et de leur émotion, de leur véracité pour être enfouis dans nos Archives dans des lettres adressées aux ministres des Rois de France ou d'Angleterre.

Les métiers d'art sont apparus et ils ont disparu souvent quand l'artisan était forcé de devenir soldat ou ouvrier des villes et de mourir sans laisser d'héritage culturel palpable.

La vie de Madame de Repentigny ferait un beau roman tragique si quelqu'un

voulait l'écrire. Elle devint veuve avec onze enfants, ayant aussi perdu son frère à la guerre des rois, dans ce pays du Québec où la famine et la misère était telle qu'elle écrivait humblement au roi de lui permettre de faire manufacture de "mauvais tissus" sans faire compétition aux serges et toiles du roi puisque la population se promenait "toute nue" n'ayant aucun argent pour acheter du Roi dont les magasins d'ailleurs étaient vides.

La colonie était déjà abandonnée et saignée à blanc en prévision de sa fin prochaine. Ça traînait en longueur et peu à peu, sans doute, les Canadiens réalisaient la situation désespérée.

Mais pendant ce temps, nous n'étions ni paresseux ou affublés de quelque'autre vice: nous oeuvrions pour nous-mêmes, tranquillement comme humblement sages.

Si nous nous résumons, nous dirons qu'au tout début de la colonie le personnel de la traite et les missionnaires formaient le noyau colonisateur; un lent peuplement se fera particulièrement à Québec, à Trois-Rivières et à Montréal, c'est-à-dire dans les villes d'abord; un fort groupe d'aventuriers venus ensuite ici au cours des décennies gagneront les bois pour travailler à ce qui était alors le plus rémunérateur et peut-être le plus exaltant à l'époque, soit la traite des fourrures. Ce que nous voulons en fin de compte souligner, c'est le caractère de mobilité ou de liberté de la population masculine d'avant la Conquête. C'est là un trait culturel important, il nous semble.

Et ces Canadiens, dans cet esprit de liberté et de conquête, avaient acquis une certaine indépendance vers la fin du régime français. L'intendant Dupuy ne disait-il pas au ministre français en 1727 que "c'est un pays où tout respire l'indépendance"; il conseillait même au roi d'établir des industries françaises "pour renouveler une race de Français au pays". Le clergé fran-

çais lui-même était en butte à certaines difficultés avec le clergé local; Mgr Dosquet ne pense-t-il pas confier une paroisse à un curé français, paroisse qui serait située entre deux paroisses dirigées par des curés canadiens. Les Canadiens parlaient déjà du Canada comme de leur patrie, l'ayant construit, l'ayant défendu si souvent. A la Conquête, les Anglais visitant le pays (nous en reparlerons plus loin) furent frappés par l'aspect modeste mais vivant de la société canadienne d'ici.

deuxième chapitre

LES ARTISANS ET LEUR PRODUCTION,
après 1760

Nous avons précisé déjà que parmi les envoyés du Roi, un certain nombre d'entre eux étaient des artisans dont les traditions se sont concrétisées dans différentes réalisations; c'est peut-être surtout dans le patient tissage domestique que Talon voulait par exemple que les femmes et les filles s'occupent; il fit distribuer des métiers pour favoriser la fabrication de toutes sortes de tissus et d'étoffes. Le gouverneur montrera des signes d'impatience devant le désintéressement des habitants à la culture du chanvre. Ceux-ci arguaient que les travaux ne leur laissaient pas le temps de s'adonner à la culture des plantes textiles. Denonville suggéra l'avenue de tisserands pour enseigner dans les paroisses l'art du tissage. En 1686, il écrit:

Je me persuade toujours de plus en plus de la nécessité d'obliger le peuple à s'adonner à faire des chanvres pour les convertir en toiles. La longueur de l'hiver pendant tout lequel tout le peuple ne fait que se chauffer, vivant dans une extrême oisiveté, la nudité où sont tous les enfants, la fainéantise des filles et des femmes, tout cela, Monseigneur, demande un peu de sévérité pour que l'on sème du chanvre et que l'on s'applique aux toiles¹.

Ainsi l'établissement dans la colonie des métiers domestiques et même de la petite industrie connaît-il de sérieuses difficultés dues principalement au manque de main-d'oeuvre. Talon, par exemple, se targuait d'avoir intéressé les habitants des côtes de Beaupré au tissage et au filage mais l'analyse du recensement de 1681 démontre que ces ouvriers qui ne se recrutent pas parmi les Canadiens avaient tendance à régresser en nombre tellement qu'en 1716, il n'y en a aucun dans la ville de Québec. En 1682, Demeulles déplore que les ouvriers spécialisés en filage et en tissage commandent de trop forts salaires malgré l'abondance de la laine et du chanvre dans la colonie. En 1686, Denonville tente "de faire venir les ouvriers et les instruments néces-

1. Archives canadiennes; C11A, VII; 57, 60 in R.L. Séguin, *L'habitant aux XVII^e et XVIII^e s.*, p. 105.

saires pour apprendre au peuple à préparer la filasse et à faire de la toile"¹. Des ouvriers anglais en captivité chez les Indiens sont achetés par Madame de Repentigny au début du XVIII^e siècle (1704) pour faire fonctionner des manufactures de toile et de droguet. De 1700 à 1730, les autorités coloniales s'inquièteront de l'accumulation du chanvre dans les magasins royaux alors qu'il n'y a ni fileurs, ni cordiers disponibles dans la colonie². L'activité des tanneries est sans cesse compromise par le manque de main-d'oeuvre; en 1702, Champigny écrit "qu'on est encore obligé de faire venir de la main-d'oeuvre de la Métropole"³.

Ainsi, quel que soit le secteur de l'économie de la Nouvelle-France qu'on considère, la pénurie de main-d'oeuvre en général et de Gens de Métier en particulier apparaît comme la pierre d'achoppement contre laquelle se buttent les quelques initiatives prises, dans le domaine économique, par les intendants, les commerçants ou les particuliers. Après la pénurie des capitaux, la pénurie de Gens de Métiers est la seconde constante qui nous explique les faiblesses de l'économie de la Nouvelle-France en 1760 ⁴.

Dans le domaine des arts et métiers, les Canadiens d'alors ont laissé un héritage dont nous sommes encore aujourd'hui tributaires. L'architecture semble peut-être le secteur le plus évident avec le palais de l'intendant, le collège des Jésuites à Québec et ces nombreuses maisons de paysan faites de pierres basses, au toit aigu. Cette tradition architecturale se perpétuera au-delà de la Conquête. La sculpture a aussi sollicité les artisans canadiens. Nous avons parlé de l'école de Saint-Joachim qui a formé des sujets jusqu'en 1750. Faut-il souligner que la sculpture de cette époque était aux deux tiers à caractère religieux.

-
1. Demeulles au Min., 12 nov. 1682; C11A, 6, 81.
 2. Raudot au Min., 17 oct. 1705, C11A, 22, 309.
 3. Champigny au Min., 5 oct. 1702, C11A, 19, 8.
 4. Hamelin, Jean, *op. cit.*, p. 123.

Malgré une économie qui demeura chancelante durant presque toute la période de la colonisation française, il faut noter cependant qu'une nouvelle façon de vivre fut introduite sous ce régime, nouvelle façon qui est marque indélébile de l'héritage culturel de la vieille France et d'un peuple naissant. Cette école de Saint-Joachim, près du cap Tourmente, en est une preuve vivante; érigée sous Talon pour les artistes et les artisans, les évêques et le clergé avec eux trouveront là les spécialistes sculpteurs, graveurs ou autres pour orner leurs églises.

Il arrive que l'on fasse une distinction entre les pièces de "terre de France" et celles de "terre du pays", ce qui indiquerait la présence de potiers (dont nous reparlerons plus longuement plus loin) en Nouvelle-France dès le début du XVIII^e siècle.

La plupart des pièces de cette époque de l'histoire de notre pays provenait en grande partie de la région de La Rochelle en France.

Des réclamations d'armateur, conservées aux archives départementales de la Charente-Maritime confirment la présence de pareilles pièces de poterie à bord de vaisseaux appareillant pour le Canada au XVII^e et XVIII^e siècles. Par ailleurs, on trouve de ces pièces au musée de la Rochelle¹.

Peu d'écrits en fait attestent d'une certaine oeuvre importante en poterie en Nouvelle-France sous le régime français. Notre attention doit plutôt se porter sur la sculpture; ouvriers, artisans et artistes canadiens ont toujours accordé leur préférence en cet art au travail sur bois et ils y ont excellé. Ne trouve-t-on pas d'ailleurs parmi les métiers du bois dans la main-d'oeuvre qualifiée venue en Nouvelle-France de 1630 à 1760, les plus forts envois **comprenant** charpentiers, menuisiers, charrons, tourneurs, sculpteurs, tonneliers,

1. Séguin, R.L., *op. cit.*, p. 379, note 131.

scieurs lesquels, selon des statistiques maintenant connues, seraient venus ici en cette période au nombre total de 340.

Les sculpteurs travaillaient autant dans les campagnes que dans les villes; dans ces dernières, les documents attestent de l'habileté de nos artisans et artistes du bois surtout dans les églises: "lambris, autels, tabernacles, retables, baldaquins, chaires, confessionnaux, autant de terrains offerts aux sculpteurs sur bois pour exercer leur talent"¹. On ne se contentait pas de bâtir des églises, on se préoccupait au plus haut point et patiemment de les orner belle ment. L'architecture religieuse permit ainsi une éclosion spontanée de créativité et une véritable pléiade de travailleurs de bois exécutant des travaux. "Le Canada a donc eu des sculpteurs sous le régime; on pourrait dire une école de sculpteurs"². La plus célèbre famille fut celle des Levasseur qui pendant un siècle (1648-1747) exécuta des travaux à travers tout le pays, de l'île d'Orléans en passant par Québec jusqu'à Montréal (Longue Pointe). Autres noms:

- Frère Didace, convers franciscain qui exécuta des travaux de boiserie à l'Eglise de Québec et au Séminaire de Québec.
- Jean Lemelin (1660) qui travailla à la Cathédrale de Québec.
- Antoine Labrosse et Antoine Cirier.
- André Achim (1793-1843) qui fit l'ornementation de l'Eglise de Longueuil (Saint-Antoine) au début du XIX^e siècle.
- André Auclair (1803-1865) sculpteur, tailleur de pierre et statuaire.
- Charles Desnoyers (1806) sculpteur de Saint-Vincent de Paul qui travailla à l'Eglise de Saint-Jean-Baptiste de Rouville en 1830.

1. Roy, Antoine, *Les lettres, les sciences et les arts au Canada sous le régime français*, p. 232.

2. Roy, Antoine, *op. cit.*, p. 235.

- Pierre Hay (1661-1708) qui travailla à l'édification de la première église de Longueuil.
- Jean-Baptiste Filion dit Dubois (1699-1772), ébéniste, menuisier, horloger, fabriqua des horloges de sa propre composition tout en travaillant à l'Eglise de Longueuil et de Saint-François de Sales, île Jésus.

Comme dans toutes les provinces de France, le Canada s'éprit pour le style Louis XV "le plus français, avec le gothique, des styles de chez nous". Et puis ces artistes empruntèrent aussi des thèmes à la nature: fleurs de fraisières ou plantes grimpantes que les Levasseur ou autres travaillaient au ci-seau. Les sculpteurs sur pierre auraient aussi connu des heures de gloire; au château Bigot, on pouvait admirer quelques pierres sculptées "fort belles et pareilles à celles qui ornent en France les édifices de cette époque".

Enfin, des orfèvres ont aussi vécu au Canada.

En 1757, selon Bougainville, on en comptait trois ou quatre; ils végétaient plutôt, se bornant à travailler les écus et les piastres qu'ils faisaient fondre. Ils fabriquaient, entre autres ouvrages, des écuelles, des gobelets, des couverts d'argent¹.

Dans les premiers temps de la colonie, nobles et gens de métiers se servaient de vaisselle en étain; ce n'est qu'un peu plus tard qu'on note l'usage chez les nobles d'assiettes en argent.

Ces artisans des premières heures réussirent à établir une tradition d'art populaire qui persista pendant deux siècles et dont nous pouvons encore en considérer les vestiges.

1. Roy, Antoine, *op. cit.*, p. 276.

L'église du village devient à juste titre le coeur des activités. Le dimanche, vêtu de ses plus beaux atours, on va à la messe dans son meilleur attelage, au son des cloches. La communauté a mis temps, énergie et argent pour bâtir ce monument. Peinture, sculpture, ornementation confèrent au lieu un caractère spécial qui émerveille et contraste avec le train-train quotidien de la ferme. Le retable, l'autel, le tabernacle, travaux de sculpteurs de métier qui ont mis tout leur talent dans ces oeuvres en partie dorées à la feuille, brillent de tous leurs feux à la lumière des chandeliers et des lustres à multiples bobèches... L'ornementation des vêtements sacerdotaux brodés de fil d'or ou de couleur par quelque artisan ou par des religieuses habiles suscitent l'admiration. Le coq, le poisson, l'agneau, le soleil sont autant de figures riches en symbolisme chrétien qui apparaissent sur les objets sacrés et qui vont servir de base à l'art populaire des thèmes religieux¹.

C'est ainsi que fut façonnée à même la façon de vivre des Canadiens français la tradition médiévale de l'artisanat qui exige apprentissage et ce souci de bien faire sans égard au temps et à la peine. Le facteur historico-religieux ayant marqué fortement notre courte histoire nous livre encore d'autres exemples tout aussi éloquents; les Ursulines enseignèrent l'art de la broderie à leurs élèves et aux petites Indiennes; avec l'étude de la religion et des langues, les travaux d'aiguille occupaient une part importante dans les programmes d'étude; ces travaux servaient surtout à la décoration des autels et des vêtements sacerdotaux; Jeanne LeBer fut, dit-on, la plus célèbre élève des Ursulines; la laine, la soie, les fils d'or et d'argent, tissés en dessins expressifs de fleurs, fruits, feuilles (modèles tirés de la nature) l'inspiraient dans la fabrication des vêtements sacerdotaux ou nappes d'autel.

L'une des conséquences curieuses de l'introduction de la broderie par les Ursulines, fut de développer chez les Indiens le goût des costumes richement décorés, goût qui atteignit son apogée au cours du dix-neuvième siècle. Des motifs décoratifs typiquement indiens, tels que la swastika ou certains motifs géométriques découleraient

1. Lessard, M. et Marquis H., *L'art traditionnel au Québec*, p. 376-378.

ainsi de l'instruction que reçurent de jeunes huronnes au dix-septième siècle, chez les Ursulines¹.

1. Wade, Mason, *Les Canadiens français*, tome I, p. 41.

troisième chapitre

L'INFLUENCE INDIENNE

Si d'une certaine façon nous avons pu influencer les moeurs, la culture des Indiens, soit par la religion ou autres habitudes de gens civilisés ou de tradition, ceux-ci nous auraient-ils laissé quelque chose en héritage? E-tant très tôt entré en contact avec les Indiens soit par la traite des four-rures ou simplement pour parcourir ces vastes étendues qui nous étaient en-core inconnues, ceux-ci ont sans doute contribué à fixer chez nous certains traits culturels dont nous ne sommes peut-être pas encore capables de mesu-rer toute la portée. Dans *Manuel des Indiens du Canada* de F.W. Hodge, il est dit que le terme Kanada était "un terme employé pour désigner tous les Indiens du Canada". Cartier donne le chef de Stadaconé (Québec) comme le roi du Canada et applique le nom Canada à toutes les régions avoisinantes. Les premiers écrivains français employaient le terme Canadiens pour désigner les Algonquins qui habitaient les rives du Saint-Laurent ou près d'elles, spécia-lement les Naskapis et les Montagnais du Saguenay afin de les distinguer des Algonquins et des Micmacs. Les historiens de la Nouvelle-Angleterre désignent quelquefois par le mot Indiens du Canada, les Abénakis qui émigrèrent du Maine à Saint-François et Bécancour.

L'ouvrage intitulé *Le grand voyage fait au pays des Hurons en l'an 1624* du frère Gabriel Sagard nous permet de nous rendre compte que les Indiens du Nouveau Monde avaient déjà depuis fort longtemps d'admirables pratiques arti-sanales. L'art le plus primitif chez eux semble cependant être la vannerie qui servait pour presque tous leurs besoins:

La vannerie servait ... dans les treillages, les nasses, les paniers de chasse, les maisons, les cuirasses, le vêtement, les berceaux, à la récolte et à l'ensevelissement des morts. Cet art offre de l'in-térêt non seulement à cause des procédés techniques qu'il comporte, de la finesse de cette technique, du nombre infini de besoins auquel il répond, mais encore à cause de sa décoration qui s'obtient par la teinture, l'emploi de matériaux de différentes couleurs... Cela se fait toujours avec le tissage ou la couture... Il y avait plusieurs motifs de décoration. Sans doute le sens de la beauté dans les ob-

jets qu'on employait et le désir de provoquer l'admiration et l'envie des autres dominaient¹.

Chez les Hurons, en plus de tisser (chanvre indien)², les femmes font de la poterie des pots ronds sans anses ni pieds pour faire cuire leurs viandes et autres aliments; elles font des nattes de jonc pour garnir les portes de leur cabane et elles donnent même des couleurs aux joncs; elles corroient et adoucissent les peaux de castor et d'élans "aussi bien que nous saurions faire ici" ajoute Gabriel Sagard; elles en font leurs manteaux et leurs couvertures et y peignent des passements et des bigarrures, poursuit Sagard. Elles font aussi des paniers de jonc, des gibecières de cuir et "autres ouvrages dignes d'admiration avec du poil de porc-épic coloré de rouge, noir, blanc et bleu". "Ce sont les couleurs qu'elles font, si vives que les nôtres ne semblent point en approcher" de dire Sagard. Elles font également des écuelles d'écorce, des écharpes, des carcans et bracelets. Au sujet de la teinture, John Lambert nous dit dans *Travels through Canada* que les Indiens et les Canadiens se servaient des mêmes procédés pour faire des couleurs et cela au début du XIX^e siècle:

The three-leaved hellebore, and the galium tinctorium, are used by the Indians and Canadians for dyeing. The first yields a fine yellow, and the other a brilliant red³.

Donc, les Indiens pratiquaient une certaine forme d'artisanat, artisanat dont nous pouvons encore admirer certains produits au Musée de l'Homme d'Ottawa.

-
1. Hodge, F.W., *Manuel des Indiens du Canada*, p. 612-613.
 2. A la page suivante: reproduction du chanvre indien, tirée du livre de Pierre Boucher de Boucherville, p. 90, *Histoire Véritable et Naturelle des moeurs et productions du Pays de la Nouvelle-France vulgairement dite le Canada, l'an 1664*. Imprimé en 1964 par la Société historique de Boucherville.
 3. Lambert, John, *Travels through Canada*, p. 439.

Jusqu'à quel point cet artisanat nous a-t-il influencés? Même si cela demeure au coin de l'impondérable, nous pouvons affirmer, comme le père Charlevoix le mentionne, "que si les traces de la culture indienne sur la colonie sont minces, en ce qui a trait à la culture intellectuelle, on pourrait, d'autre part, en déceler de plus importantes sur le style de vie lui-même. Les Indiens du Nouveau Monde étant adaptés au pays, ils n'ont pas pu ne pas influencer les colons canadiens et ne pas leur transmettre un peu de ce goût pour les grands espaces et la vie libre. ... Faut-il rappeler que les mariages entre Indiens et Blancs ont été plus nombreux chez les Français que chez les Anglais!" Le père Charlevoix, énumérant les défauts des Canadiens, dira qu'ils sont aussi ceux des Indiens.

Il semble, dit-il, que l'air qu'on respire sur ce continent contribue à l'acquisition de ces défauts, mais l'exemple et les habitudes des aborigènes, qui mettent tout leur bonheur à être libres et indépendants, sont plus que suffisants à faire naître ce caractère¹.

A ces différents témoignages pourrait s'ajouter celui d'un des rares spécialistes que nous ayons eu sur la culture indienne au Québec, M. Jacques Rousseau, qui déclare qu'après calcul

... en ne tenant compte que des 120 mariages officiels contractés entre Blancs et Indiennes durant le régime français, que plus de 40 pour cent des Canadiens français ont du sang indien².

Parlant ensuite de l'apport matériel de la culture indienne à la nôtre soit dans les moyens de transport (canoe d'écorce ou raquettes) ou encore dans le domaine alimentaire (maïs, haricot, herbes fines ou médicinales), il poursuit en ces termes:

1. Père Charlevoix cité par Mason Wade, tome I, p. 42.

2. Turgeon, Pierre, "Nos Ancêtres, les Indiens" in *Perspectives*, 23 mai 1970, p. 3-4.

Tout cela nous permet de raisonner que le Français placé dans un environnement naturel voisin de celui de l'Indien, a fini par ressembler en partie à ce dernier. A une certaine époque de la colonie, plus de 25 pour cent des nôtres couraient les bois. La traite des fourrures constituait un des seuls moyens de subsistance. Au contact de la nature, ces hommes, libres de toute servitude envers un seigneur (contrairement à leurs compatriotes de la métropole), subissaient une décompression sociale et psychologique. Ils apprenaient à vivre à leur fantaisie. Ils retrouvaient une certaine spontanéité perdue depuis le Moyen-Age et que les Indiens possédaient également, malgré leur apparente froideur avec les étrangers¹.

Selon M. Aimé Trudel, agent d'information au ministère des Affaires Indiennes à Ottawa, il y aurait au Québec 38 bandes indiennes dont la population, en juin 1974, était de 28 409 ainsi que 12 corporations inuit dont la population était de 4 513 au 31 décembre 1974. Ces chiffres ne comprennent que les Indiens enregistrés.

Il n'y a pas de statistiques sur la production artisanale indienne du Québec, mais étant donné que cette production est manifeste sur le marché, notons qu'on y trouve des travaux dans les domaines suivants: sculpture inuk, orfèvrerie: Raymond Gabriel d'Oka; vannerie et tissage: Elphège Picard, village Huron, Québec; poterie: Jean-Marie Gros Louis, village Huron, entre autres.

Dans le *Fotomedia*² no 18, on cite l'Indien Tom Hill des Six-Nations qui dit: "Pour les Indiens d'aujourd'hui, l'art est devenu le principal moyen de s'accommoder de l'âge spatial".

Sérigraphie, gravure sur bois et sur pierre, les nouveaux métiers et les anciens métiers conviennent à la plus grande partie des Indiens, de préférence

1. Turgeon, Pierre, *ibid*, p. 4.

2. *Fotomedia* no 18, Information-Canada, Ottawa.

à l'asservissement dans l'industrie que leur nature encore libre rejette. En somme, ce qui a été dit des Canadiens français sur ce point s'applique encore davantage aux Indiens.

quatrième chapitre

L'ECONOMIE AU XVIII^e SIECLE

Au début du XVIII^e siècle, l'activité économique connaît un nouveau regain de vie; les progrès sont tangibles et un début d'industrialisation s'amorce malgré certaines difficultés et un état d'esprit métropolitain prévalant encore. En 1714, Bégon disait encore que l'établissement des colonies avait pour motif "de faire valoir les manufactures du royaume".

Les petites industries domestiques fonctionnaient surtout pendant les périodes de disette ou de conflit alors que la France devait forcément retarder ses envois. C'est alors que la fabrication du droguet devenait plus abondante. Dans les périodes d'accalmie, le colon préférait acheter de l'industrie française les fins tissus nécessaires à la confection de ses vêtements. Vers 1730, les Sieurs Coton, Hupé et Chaufour, produisaient environ quinze cents chapeaux de castor par année pour la demande locale; en 1735, le ministre, sous la recommandation de la Compagnie des Indes, enjoint le gouverneur et l'intendant de fermer ces ateliers; c'est en vain que Beauharnois et Hocquart défendirent la cause des trois familles qui vivaient de cette petite industrie artisanale. Maurepas, en France, maintiendra son ordre; en 1728, il interdira de la même façon l'industrie des poteries et des verreries. Pourtant une aide généreuse fut accordée pendant plusieurs années à Madame de Repentigny pour la fabrication de couvertures et des subventions furent également accordées pour la construction navale, la fabrication du fer, du goudron, des cordages, de la résine, de la potasse, de l'ardoise, de la brique, de la bière et autres. Il semble, selon les faits ici connus et relevés, que tout ce qui touchait à la fabrication artisanale proprement dite ou des "objets spontanés" n'obtenait pas facilement les faveurs de la "bourgeoisie mercantiliste"; tout ce qui touchait à la construction de navires ou de maisons obtenait la faveur, correspondant d'une certaine façon peut-être davantage à la satisfaction des besoins ou aux visées économiques de la Métropole ou de ces représentants de commerce. Les petites industries de tannage fonctionnaient car les produits pouvaient être vendus relativement bien sur le marché de la Nouvelle-Angleterre.

La richesse naturelle qui promettait le plus semblait être la forêt. En 1727, l'intendant Dupuy qui déclarait "que l'on doit considérer le bois comme le fruit du Canada qui va succéder à la pelleterie qui diminue de tous côtés... Les bleds et les bois vont faire son grand commerce". Le nombre des scieries est porté de 19 en 1719, à 52 en 1734, et les industries du bois étaient dans l'ensemble au service de la construction navale; mentionnons celles du goudron, de la térébenthine, de la résine; 200 à 300 barils de goudron étaient exportés vers 1718 et à peu près 400 vers 1735. En 1723, neuf vaisseaux sont en chantier mais c'est vers 1730 que la France entreprend de rebâtir sa marine et le roi augmente la prime de production pour accélérer cette industrie. Les Forges de Saint-Maurice étaient aussi liées à la construction navale.

La production agricole, pour sa part, occupe une partie importante de la main-d'oeuvre (près des trois quarts de la population totale). L'agriculture semble être restée stationnaire jusqu'en 1730. Après l'arrivée de l'intendant Hocquart (1729-1748), l'activité s'accroît. Les zones cultivées augmentent et la production est à la hausse face aux nouvelles demandes des marchés extérieurs.

*Par rapport à la superficie des terres cultivables (100%), les terres concédées ne représentent que 12%. De ce total de 940,000 arpents, environ 250,000 sont mis en valeur, soit 26 à 27%. Ces chiffres nous conduisent à une constatation: le Canada n'est pas une colonie agricole mais une colonie commerciale¹.
(cf. tableau p. 44)*

En 1712, 84 seigneuries sont en opération; de 1715 à 1730, la France s'objectera à la création de nouvelles seigneuries jusqu'à ce que les terres déjà concédées le long du fleuve soient entièrement exploitées. La Métropole avait dû cesser pour un temps la distribution des terres car leur mise en valeur res-

1. Bilodeau, R.; Comeau, R.; Gosselin, A.; Julien, D.; *Histoire des Canadas*, p. 208.

tait difficile à cause des dangers causés par les attaques iroquoises, l'incurie des seigneurs et des colons eux-mêmes. De 1720 à 1730, le nombre d'arpents en culture passera de 60,000 à 105,000 pendant cette période, la production du blé triplera alors que la population n'augmentera que d'une fois et demie.

Les cultures industrielles, à part celle du lin, subissent des fluctuations (voir tableau p. 45). En 1720, le roi relève le prix du chanvre à 60 livres le quintal; cette production passe aussitôt de 1,644 livres en 1723 à 44,200 livres en 1727; après 1730, le gouvernement en abaisse le prix à 25 livres le quintal et la production s'affaïsse à environ 6,000 livres en 1739. Quant au bétail, il suit la même ligne (voir tableau p. 45).

Dans la valeur globale de la production et du commerce en général, ce sont les fourrures qui occuperont toujours la première place; elles compteront pour la presque totalité des exportations jusqu'aux environs de 1730 et plus, un peu plus de la moitié ensuite (voir tableau p. 44).

Canada: les terres en 1760¹
(en arpents)

	Québec et Gaspé	Trois- Rivières	Montréal	Total
Terres à concéder	8 000 000	1 200 000	3 300 000	12 500 000
Terres cultivables	4 300 000 (100%)	700 000 (100%)	3 000 000 (100%)	8 000 000 (100%)
Terres concédées	470 000 (11%)	130 000 (17%)	340 000 (11%)	940 000 (12%)

Pourcentage des fourrures dans les exportations²

Année	Fourrures	Total	Pourcentage
1735	920 937	1 705 698	54%
1737	653 718	1 677 695	39%
1739	1 035 216	1 760 917	59%

1. Bilodeau, R.; Comeau, R.; Gosselin, A; Julien, D.; *op. cit.*, p. 208.

2. *Ibid*, p. 213.

Production (lin et chanvre)

	Chanvre (livres)	Lin (livres)
1713	7 272	36 123
1719	--	45 970
1721	2 100	54 650
1723	1 644	--
1724	5 795	--
1727	44 200	--
1734	--	92 246
1739	5 384	127 219

Production (laine)

	moutons
1698	994
1706	1 820
1713	5 852
1716	7 156
1719	8 435
1734	19 815
1739	26 260

cinquième chapitre

L'HABITANT, TYPE CULTUREL

Avant d'aborder la période coloniale française et avant de poursuivre notre "recensement artisanal" et ce qui en fit notre "fond commun de créativité", il conviendrait ici de s'arrêter à la description de l'"habitant" ou de l'homme d'ici, au "matériel" humain de la colonie et de l'héritage culturel laissé par la France en ce pays de terres nouvelles.

L'habitant de la Nouvelle-France, l'homme du peuple, fut surtout, nous l'avons mentionné déjà, un aventurier soit par goût ou par nécessité (traite des fourrures); aventurier en effet il fut comme coureur de bois, chasseur, trappeur, pêcheur, comme navigateur et découvreur aussi. Ce n'est en effet que dans les "villes" de Québec, Trois-Rivières et Montréal qu'un début de sédentarisation s'accomplissait; c'était là que se faisaient le commerce, un début d'industrialisation ainsi que l'implantation d'institutions religieuses et scolaires. Comme nous avons pu aussi le constater, les ressources humaines conditionnent tout développement économique et le besoin en main-d'oeuvre se fit sentir durant presque toute la période de l'histoire de la Nouvelle-France.

En 1760, le nombre d'habitants au pays se fixait aux environs de 80 000 âmes tandis que la population anglaise se chiffrait à 1 300 000 âmes sans compter les 300 000 esclaves des colonies anglaises de la côte sud-est du continent. Nos ancêtres (de Normandie, Perche, Saintonge, Poitou, Aunis, Angoumois) établis en majorité sur les bords du Saint-Laurent, de Québec à Montréal, formaient donc un groupe restreint quant au nombre.

Ils avaient reçu dans leur pays natal un certain apprentissage préalable de la rude existence du défricheur, du bûcheron, que le pays laurentien tenait en réserve pour eux. En effet, ils ne sont pas venus du pays de vie douce de la France, mais plutôt des régions forestières, bocagères, marécageuses qui, encore à l'aube du XVIII^e siècle, occupaient de vastes étendues de la France¹.

1. Gérin, Léon, *Aux sources de notre histoire*, p. 256.

Très tôt les Canadiens furent forcés de s'unir et les valeurs fondamentales formant une culture "propre" se traduisaient en 1760 dans une langue commune animée par des institutions marquées par la religion romaine. En gros, on peut dire que ceux qui décidèrent de rester ici devinrent paysans ou cultivateurs, la majorité d'entre eux, comme nous le savons, n'étant pas à l'origine paysans chevronnés ni artisans. Ils sont par les circonstances historiques que nous connaissons devenus des ruraux, les Français en transition demeurant dans les villes. Ainsi commence à se développer ce que le sociologue Marcel Rioux appelle "une petite tradition" orale qui se différencie de la "grande tradition", apanage de l'Eglise et de l'école. Cette "petite tradition", poursuit Rioux, "apparaît dès le régime français, avant 1760, et va devenir extrêmement importante après le départ des Français. C'est d'elle que va vivre, pendant plusieurs décennies, le gros de la population"¹. Déjà à la Conquête, un autre peuple français en Amérique était né; un autre type humain se dessine: l'habitant québécois qui écoulera son existence "en vase clos" dans une institution géographique appelée "le rang". Ainsi, nous pouvons affirmer que le rang fut l'unité d'existence fondamentale et partant, culturelle au Canada. Derruau définit le rang en "une disposition de maisons sur une ligne - le rivage des cours d'eau, ou une route - à quelque distance l'une de l'autre, chacune au début de sa parcelle... Chaque tenancier possède une façade sur le fleuve, puis sur la route, il peut trouver aide et secours chez 'son premier voisin'"². Selon Jean-Charles Falardeau, la paroisse rurale se traduisait en trois institutions bien distinctes soit: l'assemblée du village, le seigneur et le curé; il ajoute que "la fabrique s'était presque hissée au rang d'institution communale"³.

1. Rioux, Marcel, *La Question du Québec*, p. 23-24.

2. Derruau, Max., "A l'origine du rang canadien", *Cahiers de géographie*, nouvelle série, 1er oct. 1956, p. 39.

3. Falardeau, J.-C. in Marcel Rioux, *La Question du Québec*, p. 27.

L'institution religieuse, la paroisse, devint ainsi le point de ralliement des habitants du pays (l'église de Saint-Eustache ne devint-elle pas ainsi un des centres de repliement des Patriotes de 1837?). Le prêtre-curé était le personnage central: tous les problèmes de la fabrique, de l'éducation, à la plus simple transaction comme au pieux conseil personnel trouvaient en lui le consultant désigné. Quel rôle jouera l'"habitant" dans cette institution de la paroisse? "Ce n'est pas l'habitant qui a fondé l'institution paroissiale: il l'a trouvée toute formée, y est entré, en a subi l'empreinte. Il ne domine pas la paroisse, il est dominé par elle. A aucun moment, l'"habitant" canadien-français ne joua ni ne put jouer de rôle actif dans la vie ou la gestion de sa communauté paroissiale"¹. C'est dire que l'Eglise influença d'une façon tangible et même remarquable la vie et la culture de ce "petit" peuple naissant; certains auteurs parlent du caractère théocentrique de la colonie.

Sur le plan social, deux classes se dégagent: l'élite composée des administrateurs représentants du Roi, le haut clergé et les bourgeois marchands ou commerçants, et, presque sans couche transitoire un groupe d'"habitants" vivant dans leur paroisse et leur rang ayant à leur tête un curé, l'homme "instruit" de chaque village.

Une nouvelle nation prend ainsi racine. Une nouvelle culture propre à cette nation différencie déjà, comme nous l'avons souligné, les Canadiens des Français métropolitains. Montcalm, pour sa part, décrira ainsi le Canadien:

Le colon n'est généralement pas un agriculteur. Le plus souvent, c'est un artisan ou un militaire que les impératifs du moment poussent vers l'agriculture. Dépourvu de connaissances agricoles, il n'observe aucun cycle de semence, et le sol, soumis à une culture trop intensive, s'appauvrit après quelques années².

1. Falardeau, J.-C., *op. cit.*, p. 35.

2. Séguin, R.L., *L'habitant au XVII^e et XVIII^e s.*, p. 169.

Plusieurs voyageurs (Weld, Lambert et autres) notent l'incapacité ou l'inhabilité de l'"habitant" à cultiver ses champs; en fait, comme nous le verrons plus loin, le rendement des terres se limitait aux seuls besoins familiaux et la nécessité d'en faire davantage ne s'imposait peut-être pas à l'habitant d'alors.

Peter Kalm qui visita l'Amérique en 1749 fut frappé du contraste du luxe chez les commerçants et marchands de Québec et de la pauvreté chez les "habitants"; Bougainville qui vint à Québec comme aide de Montcalm nous a aussi laissé des impressions éloquentes sur le Canadien de cette époque.

Le Canadien est haut, glorieux, menteur, obligeant, affable, honnête, infatigable pour la chasse, les courses, les voyages qu'ils font dans les pays d'en-haut, paresseux pour la culture des terres... Il se consomme extrêmement d'eau-de-vie et on est peu occupé de l'éducation de la jeunesse, qui ne songe qu'à s'adonner de bonne heure à la chasse et à la guerre... Il faut convenir que malgré ce défaut d'éducation, les Canadiens ont de l'esprit naturellement; ils parlent avec aisance; ils ne savent pas écrire, leur accent est aussi bon qu'à Paris...

Et il poursuivra en ces termes:

Il semble que nous soyons d'une nation différente, ennemie même¹.

La baronne de Riedsel décrit ainsi la vie campagnarde des "habitants" peu après la Conquête:

La campagne que j'ai traversée est très pittoresque. Chaque habitant a une bonne maison qu'il prend grand soin de chauffer chaque année. Comme les fils, et aussi les gendres, dès que mariés, se construisent, près de leurs parents, de très jolies paroisses,

1. Wade, Mason citant Bougainville, *op. cit.*, p. 38.

croissent rapidement autour d'eux, et voilà pourquoi ces gens se donnent le nom d'habitants plutôt que de paysans¹.

Si l'Eglise, par ses institutions, ses diverses fondations et l'élite d'alors, demeure en quelque sorte la pierre angulaire de la culture naissante du peuple canadien, ce sont ces habitants qui, après la Conquête, constitueront et continueront l'acculturation de ce qu'il convient d'appeler l'âme ou les traditions d'un peuple. Ces habitants regroupés sur des parcelles de terre dans les rangs formeront le noyau culturel d'un "petit" peuple cherchant peut-être encore sa voie, son destin en Amérique du Nord.

Si, au cours des dernières pages, nous avons pu relever dans les dires de certains visiteurs ou voyageurs le peu d'esprit laborieux dont les habitants du pays faisaient preuve, d'autres témoignages affirment leur esprit industriel et leur habileté. En effet, laissé à lui-même, le terrien habitant doit improviser la plupart de ses instruments de travail afin de tirer de la terre tout ce qui devenait nécessaire à sa subsistance et à celle de sa famille. En 1737, Hocquart écrivait que "la nécessité les a rendus industriels de génération en génération... les habitants font eux-mêmes la plupart des outils et des ustensiles (*sic*) de labour, bâtissent leurs maisons, leurs granges, etc."² En 1744, le jésuite Charlevoix, qui a souventes fois écrit sur les vices qui accablaient les habitants de la colonie (ignorance, vanité, inconstance, paresse) déclare que:

Personne ne peut leur contester un génie rare pour les mécaniques; ils n'ont presque pas besoin de maîtres pour y exceller et on en voit tous les jours qui réussissent dans tous les métiers sans en avoir fait l'apprentissage³.

1. Séguin, R.-L., *op. cit.*, p. 80.

2. A.C. rapport 1886, vol. 67: 76 in R.-L. Séguin, *op. cit.*, p. 94.

3. Charlevoix in R.-L. Séguin, *op. cit.*, p. 94.

D'autres témoignages confirment l'habileté des Canadiens à satisfaire leurs besoins. Au début du XIX^e siècle, le peintre anglais Heriot déclare:

Each family can from his own resources supply its wants. They manufacture their own linens and wollen stuffs, tan the hides of their catle, make shoes and stockings, are their own carpenters, masons, wheelers and taylors. They are sufficiently intelligent with regard to objects which relate to their own interest, and are seldom liable to be overreached.

Et il ajoute:

*Their propensity to a state of inaction retains many of them in poverty; but as their wants circumscribed, they are happy. Contentment of mind, and mildness of disposition seem to be the leading features in their character*¹.

En 1827, le Français Dainville, dans son voyage au Canada, s'exprime ainsi à son tour:

*(Les habitants) fabriquent eux-mêmes leurs étoffes de laine et de lin, tissent et tricotent leurs bonnets et leurs bas, tressent leurs chapeaux de paille, tanent les peaux destinées à leur fournir des souliers, et font de leurs propres mains le savon, le sucre et la chandelle dont ils ont besoin ainsi que leurs charrues et leurs canots*².

Dans toute la correspondance que nous avons pu recueillir ici et là, celle de John Lambert, tirée de son volume *Travels through Canada* nous semble résumer avec le plus d'exactitude l'esprit et les moeurs de l'"habitant".

Nous citons ici les traits de caractère suivants:

-
1. Heriot, George in R.-L. Séguin, *op. cit.*, p. 84 (les soulignés sont de nous).
 2. Danville, D. in R.-L. Séguin, *op. cit.*, p. 96.

- The French settlers form a distinct class from the British, and present as great a contrast in their characters and manners, as exists between their brethren in Europe.
- The French Canadians are an inoffensive quiet people, possessed of little industry and less ambition. Yet from the loss of gain, mere vanity or that restlessness which indolence frequently occasions, they will undergo the greatest hardships.
- The Habitans content themselves with following the footsteps of their forefathers. They are satisfied with a little, because a little satisfies their wants.
- Their parsimonious frugality is visible in their habitations, their dress, and their meals; and had they been as industrious and enterprising as they have been frugal and saving, they would have been the richest peasantry in the world.
- The furniture of the Habitans is plain and simple and most commonly of their own workmanship.
- The Canadian country people bake their own bread, which is made of wheat-flour and ryemeal.
- The dress of the Habitant is simple and homely.
- It is, in fact, a portrait of five-sixths of the male inhabitants of lower Canada.

Et nous concluons avec ces quelques lignes qui en disent long sur les moeurs, l'habileté et l'esprit qui animaient nos ancêtres:

The Habitans have almost every resource within their own families. They cultivate flax, which they manufacture into linen; and their sheep supply them with the wool of which their garments are formed. They tan the hides of their cattle, and make them into moccasins and boots. From woollen yarn they knit their own stockings and bonnets rouges; and from straw they make their summer hats and bonnets. Besides articles of wearing apparel, they make their own bread, butter and cheese; their soap, candles, and sugar; all which are supplied from the productions of their farm. They build their own houses, barns, stables, and ovens; make their own carts, wheels,

ploughs, barrows, and canoes. In short, their ingenuity, prompted as much by parsimony as the isolated situation in which they live, has provided them with every article of utility and every necessary of life.

A Canadian will seldom or never purchase that which he can make himself; and I am of opinion that it is this saving spirit of frugality alone, which has induced them to follow the footsteps of their fathers, and which has prevented them from profiting by the modern improvements in husbandry, and the new implements of agriculture introduced by the English settlers¹.

Cette longue citation dont le contenu résume et confirme tout ce que nous avions écrit ou relevé auparavant nous livre, d'une façon objective et précise à la fois, l'esprit du "type habitant". Dans le fond de l'âme, c'est-à-dire dans tout ce qui le motivait à être et à agir ainsi, l'"habitant" canadien-français ou québécois comme on se plaît à le dénommer de nos jours, était, il convient de l'affirmer, un artisan complet: il façonnait tout de ses mains, la vie sortait de ses mains et, après qu'elle ne fut mis en veilleuse, soit par l'"usure" de la Conquête ou l'"emportement" de la Révolution industrielle ou autres circonstances historiques, l'esprit qui animait nos aïeux demeure un fait d'époque qui reflue aujourd'hui jusqu'à nous et dont il nous faut tenir compte dans notre présente étude au risque d'omettre dans le temps ce qui fut fait et qui est pourtant partie intégrante de notre culture. Notre présente vue historique contient celle du passé. Toute culture a une continuité temporelle (langue, oeuvres, moeurs) dans l'homme de chaque génération comme de chaque époque. Si nous, aujourd'hui, ne pouvons le refaire de la même façon, serait-il encore possible de penser "le faire en se suffisant à nous-mêmes" dans nos oeuvres et expressions? Ce fond matériel de notre culture nous appartient d'autant que notre passé est encore tout proche bon gré ou malgré les éveils ou les temps sombres de notre histoire et de nos réalisa-

1. Lambert, John, *Travels through Canada and U.S.*, p. 148-161 (les soulignés sont de nous).

tions culturelles, ou autres. Certains groupes sociaux urbains modernistes ou instruits auraient-ils tout oublié de cet héritage et de ses origines? Durham dans son Rapport après les troubles de 1837 écrivait:

Des jeunes gens, possédant un degré d'instruction incommensurablement supérieur à celui de leurs familles, ont naturellement de l'aversion pour ce qu'ils regardent comme un abaissement pour les humbles occupations de leurs parents.

Cet esprit sectariste noté par Durham au XIX^e siècle s'est manifesté jusqu'à nos jours mais la reconnaissance de notre humble passé par l'étude attentive de "ce fond de notre culture" se dévoile et se développe au grand jour; nous voulons ici ne citer que quelques grands noms contemporains qui ont contribué à apporter lumière et vérité sur notre héritage culturel: les Palardy, Robert-L. Séguin, Lessard et Marquis, J.-C. Dupont et de nombreux autres. L'oeuvre artisanale complète de nos ancêtres y est brillamment exposée et nous avons tout lieu d'en être fiers.

sixième chapitre

UNE ECONOMIE DE SUBSISTANCE OU ECONOMIE FERMEE

L'économie des Canadiens après la Conquête se caractérise par ce que l'on daigne appeler "une économie de subsistance ou économie fermée".

On peut définir cette attitude: une tendance vers la production, à l'intérieur d'une même ferme et dans le cadre familial, de tout ce qui est nécessaire à la satisfaction des besoins fondamentaux d'ordre matériel: nourriture, vêtement, habitation, etc., dans un esprit de contentement, de vie simple, sans idée d'accumuler des richesses pour elles-mêmes¹.

Donc, il s'agissait d'une production familiale suffisante pour répondre aux besoins de subsistance "sans idée d'accumuler des richesses pour elles-mêmes"; ainsi tout un patrimoine d'art populaire s'est-il constitué petit à petit dans l'"arrière-pays".

A la fin du régime français, les "habitants" trouvaient ainsi tout ce dont ils avaient besoin pour leur subsistance. Ils produisaient eux-mêmes leur nourriture et elle était abondante selon le témoignage de W.B. Felton qui trouvait "qu'une famille du Bas-Canada consommait beaucoup plus qu'une famille moyenne d'Angleterre"².

Une autre caractéristique de cette économie paysanne est que les "habitants" du pays, comme nous le savons déjà, filant et tissant confectionnaient une forte part de leurs vêtements. Sous le régime français, nous avons vu que les autorités royales n'avaient pas encouragé outre mesure la fabrication artisanale du textile à domicile; durant 130 années (1630-1760), la Métropole qui pondérait le recrutement en main-d'oeuvre spécialisée n'avait envoyé que 16 tisserands, 20 tanneurs, 12 orfèvres, 5 sculpteurs et tous ceux-ci oeu-

1. Séguin, Maurice, *La nation canadienne (1760-1850)*, p. 63.

2. Felton, W.B., dans "Report of the Committee on Emigration from the United Kingdom" dans Innis-Lower, SDCEH, vol. 2, p. 51.

vraient dans une économie ouverte (importations-exportations) centrée d'abord sur les demandes locales des institutions alors existantes.

Les Anglais s'inquiéteront de ce type d'industrie familiale. Carleton écrit en 1768:

Les Canadiens ont fabriqué une partie de leurs vêtements et cette industrie peut aller plutôt en augmentant qu'en diminuant, au détriment de la Grande-Bretagne, à moins que l'on ne trouve moyen de les détourner de cette industrie en leur présentant des travaux plus avantageux¹.

Londres accueille mal cet esprit industriel mais ne pouvant supprimer cette initiative, "on ne trouva pas d'occupations plus lucratives capables de détourner les paysans de cette industrie artisanale domestique"². Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, chaque habitant fabriquera en moyenne pour les besoins familiaux une verge de drap, une verge de toile et une verge de flanelle. Les recensements de 1844 et 1851 donnent:

	<u>Drap</u>	<u>Toile</u>	<u>Flanelle</u>
1844	747,000 vgs	858,000 vgs	655,000 vgs
1851	734,000 vgs	929,000 vgs	856,000 vgs ³

Ainsi "la capote d'étoffe du pays, grise, ample sans dépasser les genoux, le chapeau de paille en été, l'hiver le bonnet de laine rouge ou de fourrure"⁴.

1. Carleton, "Report of the State of Manufactures in the Province of Quebec", August 1768, APC; Q5-2, F. 760.
2. Séguin, Maurice, *op. cit.*, p. 65.
3. Séguin, Maurice, *op. cit.*, p. 65.
4. Murray cité dans Maurice Séguin, *op. cit.*, p. 66.

Les habitants édifiaient eux-mêmes leur maison et leurs bâtiments de ferme. Les travaux se faisaient par corvée et ainsi tous s'entraidaient. Ils avaient parfois recours à des ouvriers spécialisés versés dans la pratique de certains métiers comme maçon, menuisier, cordonnier, forgeron, serrurier et autres. Le bois constituait l'élément de base dans toutes les constructions.

De ces habitants et de leur "manière de vivre" (culture), Murray dira, en 1762, que les paysans constituent "une race forte et pleine de santé. Ces gens se vêtent sans recherche, ils sont vertueux dans leurs moeurs et tempérants dans leur genre de vie"¹. Durham écrira pour sa part qu'"on ne peut dire en manière d'objection à son plan de dénationaliser les Canadiens, que si les Français ne sont pas une nation aussi civilisée, aussi énergique ou désireuse de faire de l'argent que la nation qui les entoure, ils sont un peuple aimable, vertueux et content, possédant l'essentiel de ce qui est nécessaire au bien-être matériel et qu'on ne doit pas les mépriser ou les maltraiter parce qu'ils veulent jouir des biens qu'ils possèdent sans chercher à égaler l'esprit d'accumulation des richesses qui anime leurs voisins"².

1. Murray cité dans Maurice Séguin, *op. cit.*, p. 66.

2. Carleton cité dans Maurice Séguin, *op. cit.*, p. 66.

septième chapitre

LE CANADIEN APRES LA CONQUETE ET L'AGRICULTURE

En 1760, l'économie de la Grande-Bretagne entrait dans une phase nouvelle dont la Révolution industrielle sera la manifestation la plus significative. Les vieilles industries enracinées dans les procédés de l'artisanat tardèrent à prendre les nouvelles voies de la rénovation technique et de la concentration capitaliste. Petit à petit, la petite métallurgie, l'industrie de la laine et de la céramique adoptèrent des moyens techniques modernes en vue d'un rendement productif accru. Au début du XIX^e siècle, la Révolution industrielle n'en était qu'à ses débuts en Angleterre. Le progrès scientifique, le développement technique suscitérent aussi une révision dans les pratiques agraires; le mouvement des *Enclosures* et la disparition graduelle des communaux engendrèrent une diminution de l'exploitation communautaire pour faire place à l'agriculture "scientifique"; pour satisfaire aux nouveaux besoins en textiles industriels, les producteurs agricoles concentrèrent leurs énergies sur l'élevage du mouton. Ces transformations dans l'agriculture britannique provoquèrent un exode rural et même une émigration massive. Telle était en gros la situation en Angleterre au moment de la Conquête.

Maîtresse sur les mers, rien ne peut maintenant stopper l'expansion, la croissance, la suprématie coloniale anglaise en Amérique du Nord. La colonie française du Canada deviendra la *Province of Quebec*.

Il n'est pas dans notre intention ici de réécrire l'histoire du Québec; en ces récentes années, des savants de toutes les disciplines se sont penchés sur notre vie collective; mais les facteurs historiques qu'ils soient politiques ou économiques, dans un contexte où la culture d'un peuple en est l'objet de recherche ou d'inventaire, ne peuvent être omis de la présente étude. Nous ne rappellerons que ce qui nous semble avoir été des "temps forts" de notre histoire, c'est-à-dire les faits et les événements qui ont pu avoir un impact temporaire ou décisif sur notre culture. Nous ne ferons donc que rappeler des faits jalonnés de la Conquête à la Confédération. Nous

n'oserons y apporter commentaires ou interprétations. Il nous suffit ici de rappeler certains moments "forts" pour situer le lecteur et lui laisser l'intelligence de la compréhension des "faits bruts" de notre histoire culturelle à travers ces faits et événements. Pour ce faire, nous présentons ce tableau synthèse donnant une perspective globale de l'histoire événementielle québécoise, de 1760 à nos jours.

- 1760 : - défaite des Français et Québécois.
- instauration du régime militaire.
- 1791 : - l'"acte constitutionnel": le Canada divisé en deux provinces, le Bas et le Haut-Canada.
- 1834 : - les 92 Résolutions d'Elzéar Bédard et le refus de l'Assemblée de voter le budget.
- Ludger Duvernay fonde la Société Saint-Jean-Baptiste (Montréal).
- 1837 : - troubles dans le Bas-Canada: à Saint-Denis, Saint-Charles et Saint-Eustache.
- 1840 : - l'Acte d'Union.
- 1857 : - Ottawa, nouvelle capitale du pays.
- 1867 : - l'Acte de l'Amérique du Nord britannique.
- 1874 : - crise économique au Québec; trois banques font faillite.
- en agriculture, l'accent sera dorénavant mis sur la production laitière (spécialisation).
- 1885 : - début du syndicalisme au Québec.
- 1900 : - véritable essor industriel, par la somme des capitaux américains et l'activité économique.
- Les ateliers textiles "Wabasso" aménagent à Trois-Rivières.
- 1914 : - Première Guerre mondiale; la population du Québec s'oppose à la conscription obligatoire.
- 1918 : - émeute à Québec: cinq civils sont abattus par les soldats et des centaines d'arrestations ont lieu.

- 1919 : - une période de récession et de chômage débute.
- 1929-1938 : - la crise économique: le krach.
- 1929 : - première tentative de nationalisation de l'électricité par le dentiste Philippe Hamel, de Québec.
- 1936 : - première victoire politique de Maurice Duplessis.
- 1939-1945 : - Deuxième Guerre mondiale.
- le Québec vote à 71.2% contre la conscription mais l'ensemble du Canada vote seulement à 36.3%.
- 1942 : - Maxime Raymond fonde le "Bloc populaire canadien".
- 1944-1959 : - Maurice Duplessis, premier ministre du Québec, et le combat pour l'autonomie: en 1954, un impôt provincial est établi sur le revenu des particuliers.
- 1949 : - grève de l'amiante, des ouvriers sont arrêtés et maltraités.
- 1960-1962 : - la "Révolution Tranquille": réforme scolaire et montée indépendantiste.
- élections au Québec et la nationalisation de l'électricité.
- 1963 : - la commission Laurendeau-Dunton sur le bilinguisme et le biculturalisme est mise sur pied.
- 1967 : - visite du Général de Gaulle et Exposition universelle.
- 1968 : - Pierre Elliott Trudeau, premier ministre du Canada.

Qu'advint-il de la population au moment de la Conquête? Comment celle-ci réagit-elle?

En ces temps où les peuples conquis étaient impitoyablement opprimés, il est remarquable de constater que le passage de la domination française à la domination anglaise se fit paisiblement dans le Québec. La conquête anglaise aurait pu signifier la fin du Canada français au point de vue culturel et des Canadiens français en tant que groupe ethnique. Leur survivance fut au contraire assurée par les lois adoptées au cours des dix années qui suivirent

la signature du traité de paix. Ils ont bénéficié de la confusion de la politique anglaise de 1760 à 1774 qui négligea les affaires coloniales durant la lutte acharnée de Georges III contre la majorité whig. Pourtant, leur survivance ne fut le résultat ni de la magnanimité anglaise ni des circonstances. Le Canada français fit preuve d'une farouche volonté de vivre en élevant la natalité, au cours des dix années qui suivirent la Conquête, au niveau le plus élevé qu'ait enregistré un peuple de race blanche. Toute l'histoire du Québec depuis 1760 révèle jusqu'à quel point les Canadiens français mobilisèrent leurs ressources et les consacrèrent à la lutte pour la survivance¹.

La Conquête eut le premier effet d'amputer la classe dirigeante du pays; selon l'évaluation des diverses sources consultées, entre mille et deux mille militaires, hommes d'affaires et administrateurs français retournèrent vers la mère-patrie; cependant, sur ce sujet, il faudrait tenir compte de l'analyse que fit John Lambert au début du XIX^e siècle; le nombre de ceux qui auraient quitté la colonie serait de beaucoup plus élevé; les guerres de la Conquête et l'apparition d'une nouvelle puissance presque en tous points différente culturellement aurait, selon Lambert, provoqué une très forte diminution de la population, soit des pertes de l'ordre de 22,725 ou 14,725 Blancs et de 8,000 Indiens si l'on tient compte de ce tableau:

1758 :	91,000	Blancs
	16,000	Indiens
	<u>8,000</u>	Blancs à Québec
	115,000	

(rapport du voyageur George Heriot)

1765 :	76,275	(excluant les troupes du Roi)
	<u>7,400</u>	Indiens
	83,675	

(recensement de Murray)

1. Wade, Mason, *op. cit.*, p. 63-64.

De plus, nous reproduisons intégralement les résultats complets des recensements de 1765, 1783 et 1808:

Recensement de la Province du Canada¹

Date	Nombre d'habitants	Acres cultivés	Boisseaux semés annuellement	Chevaux	Bêtes à cornes	Moutons
1765	76,275	764,604	194,724	13,757	50,329	27,064
1783	113,012	1,569,818	383,349	30,096	98,591	84,666
1808	200,000	3,760,000	920,000	79,000	236,000	286,000

Quoi qu'il en soit, "cette diminution de la population canadienne était d'autant plus à regretter qu'elle avait eu lieu dans la classe élevée, la seule alors, à peu d'exceptions près, où il y eut des talents développés et des connaissances acquises. Le changement alors opéré pour le pis sous le rapport des arts et des sciences, se fit longtemps sentir dans le pays"². Et ceux qui demeuraient ici de l'élite se trouvaient à être confinés à des rôles de subalternes d'une "nouvelle" puissance étrangère. La concentration dans les paroisses rurales s'accrut; les habitants demeurés en majorité propriétaires du sol se confinèrent dans les cadres paroissiaux et seigneuriaux, les cadres de vie collective ayant été brisés. L'expérience politique de cette époque à nos jours peut nous révéler que les Québécois d'hier comme d'aujourd'hui étaient et sont demeurés cantonnés dans une espèce de défensive protectionniste à l'égard des valeurs culturelles.

Les vainqueurs, les riches, les possédants étaient au demeurant les nouveaux

1. Lambert, John, *op. cit.*, p. 144 et 146.

2. Brunet, Michel in *La question du Québec*, p. 44-45.

gouvernants, ceux qui peuvent faire preuve de mobilité. Les pauvres sont immobiles, cantonnés dans les campagnes.

Cette division suivant des lignes ethniques en riches et en pauvres, qui dura près d'un siècle, fut causée surtout par le fait que les Anglais d'esprit commerçant, disposaient de l'influence gouvernementale, ce qui leur permit d'exploiter la révolution commerciale canadienne. Commencée avec la paix de 1783 et l'arrivée des Loyalistes, elle avait atteint la moitié de son développement en 1810. Les produits de la ferme et de la forêt étaient devenus les marchandises de base à mesure que la traite des fourrures déclinait et ce nouveau commerce était en grande partie aux mains des Anglais. ...

Les Canadiens français depuis longtemps écartés du commerce des fourrures, s'étaient rabattus sur les professions libérales, le petit commerce, l'agriculture et le travail des manoeuvres. Les membres des professions libérales et les artisans n'avaient pas le sens des affaires. Les "habitants", profondément routiniers, étaient agriculteurs pour leur subsistance et non pour le commerce. Leur attachement à un mode désuet de féodalité et le fait qu'ils se suffisaient à eux-mêmes sur le plan économique étaient des sujets d'irritation pour l'esprit commerçant anglais¹.

Cette longue citation de Mason Wade en dit long sur cette mentalité du peuple québécois d'après conquête. Sur le plan économique des affaires, c'est la perte directionnelle complète; restait cependant l'économie de base, l'économie familiale du savoir-faire et de la débrouillardise qui fut longtemps suffisante malgré ses avatars.

La population s'occupe à des métiers divers mais principalement à l'agriculture. Elle poursuivra cette vie "humble" sur ces terres concédées "à cens et à rentes" sous le régime de la Nouvelle-France, sur un territoire "donné", dans une institution, le rang, où elle ira se multipliant paisiblement comme en retrait et retraite durant une soixantaine d'années. Cette collec-

1. Wade, Mason, *op. cit.*, p. 128 (les soulignés sont de nous).

tivité qui représente 90% de toute la population du Québec de ce temps vit sur une superficie d'environ 8,000,000 d'arpents dont 1,000,000 sont occupés et dont 250,000 arpents sont en culture. Ce n'est qu'après les années 1820 que des problèmes d'espace s'ajouteront à d'autres difficultés d'ordre économique, politique ou social qui trouveront aboutissement et dénouement temporaire dans les "Célèbres" troubles de 1837 qui regroupèrent les forces patriotiques avec les chefs de file tels Thomas Chapais et Papineau; ce dernier était d'avis que "le meilleur moyen de combattre l'Angleterre, c'est de ne rien acheter d'elle", ce qui amena les députés à se présenter au Parlement à la session d'août "vêtus d'étoffe du pays", signe distinctif, s'il en est un parmi d'autres, d'appartenance culturelle.

Les crises économiques ont secoué notre histoire d'une façon quasi permanente. Il est évident que, dès la Conquête, la nouvelle colonie canadienne devait s'ajuster à la production du conquérant et subir les fluctuations des prix de ce "nouveau" marché capitaliste. Pourquoi parler de l'économie globale dans un contexte d'"histoire artisanale"? Cela tient au fait que l'artisanat "populaire" ou "culturel" s'incorporant à un type d'économie (ouvert ou fermé) et se greffant à celle-ci, induit à l'activité humaine générale, donc à l'économie, et s'y rattache comme signe vivant de création ou de production de nécessité ou de luxe. Lors de la Conquête, par exemple ou comme exemplaire de la pensée historique, durant un siècle, la nouvelle colonie anglaise d'ici, loin de s'ajuster au nouveau type d'économie britannique, s'est repliée sur elle-même, selon les dires et faits d'époque, sur un système "privé" d'économie, ce qui a permis une production artisanale familiale importante qui fait maintenant partie intégrante de notre patrimoine car "nous nous suffisons à nous-mêmes" d'une façon quasi complète, comme nous avons pu le constater. L'économie relève ainsi d'un contexte culturel donné.

Dans les années qui précèdent et qui suivent 1760, date qui sert de point de

division dans notre histoire (point d'antagonisme?), les crises économiques furent nombreuses et les endettements collectifs conduisirent à la faillite d'une économie, celle des finances françaises. C'est la ruine du peuple quand la France, en 1760, refusera d'honorer ses propres obligations en papier-monnaie.

La table de l'intendant en particulier était bien garnie et accueillante; les fêtes étaient somptueuses et on s'amusait ferme. Une véritable frénésie de luxe et de jeu s'empara de ces privilégiés... Cet étalage de richesse contrastait singulièrement avec la famine et la pauvreté extrêmes qui se retrouvaient partout. Le climat malsain qui accompagna cette explosion expansionniste, condition pour certains d'une prospérité factice, annonçait une banqueroute retentissante¹.

Ainsi la période de la reconstruction (1765-1774) présente de nombreuses difficultés: montée des prix en Angleterre et au Canada, rareté des capitaux exportables, déficit de la balance commerciale, lenteur des marchés anglais à devenir accessibles aux produits agricoles canadiens; les tendances à la baisse sont plus accentuées avant 1774 et après 1783 sur des produits restés sans débouchés à l'exportation comme le beurre, le bois de chauffage, le foin, le boeuf et les oeufs; l'agriculture et les denrées locales échappent encore à l'emprise économique britannique; durant cette période d'ailleurs, il y a déclin presque constant des prix des denrées agricoles, base de la "nouvelle" économie, puisque le commerce des fourrures était passé aux mains des trafiquants et marchands anglais. Et pourtant, malgré ces perspectives récessives surtout en agriculture, le caractère rural de la société québécoise d'alors ira s'accroissant: en 1754, 76% de la population s'adonnait à l'agriculture et ses activités, en 1765: 79% et en 1784: 80%. A partir de 1765, les mauvaises récoltes se succéderont; en 1769-1770, les mauvaises récoltes tour à tour frappent les régions de Québec et Montréal.

1. Ouellet, Fernand, *Histoire économique et sociale du Québec (1760-1850)*, p. 51.

La pauvreté dans notre province est grande, l'argent est rare, les vivres fort chères, ce qui a réduit au moins la moitié du peuple, tant dans les villes que dans les campagnes, à une misère telle que s'ils n'en meurent pas, ils souffrent extraordinairement. On entend continuellement des lamentations sur le grand nombre de ceux qui n'ont pas eu de pain depuis quatre ou cinq mois et qui sont réduits aux herbages. Les pauvres sont sans nombre ...¹

De 1775 à 1784, l'économie de la production agricole se stabilise; l'année 1779 fut cependant une autre année de mauvaises récoltes.

La vie est plus chère, et par surcroît la récolte a entièrement manqué cette année en tout le pays par des chaleurs et une sécheresse qui ont brûlé tous les blés avant leur maturité².

L'an 1779 fut suivi de cinq autres années pendant lesquelles les moissons furent plus ou moins pitoyables; de la farine fut même importée d'Angleterre.

Nous sommes mortifiés d'apprendre, d'autorités incontestables, qu'il y a une grande détresse dans plusieurs paroisses en cette Province par la rareté des aliments. Le pain et le lait sont la nourriture des pauvres dans cette saison de l'année; mais beaucoup n'ont point de pain... Une succession de mauvaises récoltes mais surtout les gelées d'Août et de Septembre derniers, ont réduit le Pays dans cette malheureuse situation. Nous ne pouvons espérer de grande diminution de prix, ni une diminution permanente d'ici aux récoltes: quoique cependant les espérances et les craintes des spéculateurs occasionneront sans doute de fréquentes fluctuations³.

Carleton, à la suite des malheurs de la collectivité, déclare à son tour en 1776:

-
1. Journal des Ursulines in F. Ouellet, *op. cit.*, p. 83.
 2. Journal des Ursulines in F. Ouellet, *op. cit.*, p. 129.
 3. Un observateur in F. Ouellet, *op. cit.*, p. 111-112.

Quant à ce que je pense des Canadiens, je crois qu'il n'y a rien à craindre de leur part aussi longtemps que nous serons dans la prospérité et rien à espérer dans un temps de détresse¹.

Et pourtant les temps de détresse s'échelonnent à période discontinue. En 1784-1785, la situation devient critique au point que le taux de mortalité grimpe à la faveur d'une épidémie à 45.1 pour mille habitants. Encore,

au cours de l'été 1788, le Québec avait exporté près de 250,000 minots de blé. Mais au mois d'août, on réalise partout que la récolte a failli. Il s'agissait vraiment d'un désastre collectif... Même si on réussit à faire venir du blé d'Angleterre et si on permet l'importation des Etats-Unis, la situation s'améliore à peine, les spéculateurs sont en pleine activité et l'opinion publique en conclut que "les bontés du roi profitent aux riches, non aux pauvres"².

Un contexte de misère régnait; les taux de mortalité demeurant élevés: 23 pour mille en 1789; 28 et 30 pour mille en 1790-1791.

Dans l'ordonnance du 11 avril 1789, on peut lire ceci:

Le malheureux paysan est toujours concentré dans la misère, rien ne peut l'arracher à l'indigence. L'exportation des bleds enrichit l'Etat, mais elle n'amène pas l'abondance dans les campagnes; celui qui en exprime le suc le répand dans les villes, la misère reste toujours dans les campagnes; mais, disent ces hommes, qui voyent les choses que de loin... toutes les terres étant cultivées et la récolte augmentant de prix, le paysan qui travaille doit s'enrichir. A cela il n'y a qu'un mot à répondre. Est-ce celui qui cultive qui recueille? N'est-il pas démontré que la plus grande partie des terres appartient à des seigneurs, ou à de riches particuliers qui en dépensent le revenu dans les villes...³

1. Carleton à Germain (28 sept. 1776) in F. Ouellet, *op. cit.*, p. 112.

2. Ouellet, F., *op. cit.*, p. 130.

3. Ordonnance du 11 avril 1789 in F. Ouellet, *op. cit.*, p. 131.

Les Habitants du pays d'alors ne détenaient pas le contrôle de leur production; d'autres spéculaient sur leurs récoltes, sur leurs biens.

En 1791, l'Acte de Québec introduit le parlementarisme; "l'acte constitutionnel de 1791 n'accordait aux marchands que le minimum. En ce sens, il constituait à quelques nuances près le triomphe du fait culturel sur l'économique"¹. L'oligarchie anglaise se plaindra que les lois sont plutôt faites en faveur de l'agriculture que du commerce donc à toutes fins pratique et culturelle en faveur de la majorité canadienne-française. En 1795, nouvelle crise agricole ainsi qu'en 1812. En 1813, Papineau écrit:

La misère est grande au delà de tout ce que l'on a vu depuis bien longtemps, et point d'apparence que cet état puisse changer l'an prochain. Ce que vous pourrez employer de bras pour vos travaux ne vous seront probablement point enlevés pour les milices tandis qu'ils le sont dans la plus grande partie de la Province dans une trop forte proportion. Les travaux de l'agriculture en souffriront beaucoup, les semences seront moins fortes d'un tiers... elles sont très mauvaises. L'interruption qu'occasionnera dans les travaux des habitants tout le remue ménage dont nous sommes menacés sera une nouvelle cause de disette pour l'an prochain...²

Ainsi la prédominance des "mauvaises" récoltes se poursuivra comme un signe:

- 1814: sécheresse
- 1816: moisson désastreuse
- 1821: crise: contraction du marché anglais
accumulation des stocks

The decline in prices from 1815 to 1850 is by no means continuous or uniform. The import index shows a major decline from 1814

1. Ouellet, F., *op. cit.*, p. 147.

2. Papineau à son père in F. Ouellet, *op. cit.*, p. 219.

to 1826 (broken by a raise in 1825); it remains fairly steady from 1826 to about 1840; and then moves rapidly to a low point in 1848. In other prices as well there is a clearly marked tendency towards a rise or a cessation in the fall during the thirties; notably in cotton, coal and iron¹.

- 1832: effondrement de la production du blé

- 1833: famine

La cause de la famine paraît relever, comme à l'accoutumée des techniques agricoles et des conditions atmosphériques².

- 1842-1843: période de crise économique

- 1846-1849: période de crise économique

Bref, jusqu'en 1850, ce fut le marasme dans le domaine des activités principales de l'Habitant canadien: l'agriculture.

C'est un fait reçu de tous, le Bas-Canada, depuis deux ou trois ans, est plus pauvre qu'il ne l'avait été depuis un demi-siècle. Le numéraire a disparu; le crédit est nul; les propriétés foncières sont grevées d'hypothèques; la banqueroute est à l'ordre du jour; le commerce est mort et l'agriculture menace de le suivre dans la tombe. Que nous reste-t-il donc? les manufactures? elles ont été étouffées en embryon. L'exploitation des forêts, elle a hâté la ruine du pays. Ce qui nous reste, je vais vous le dire; c'est la pauvreté, c'est le regret d'avoir suivi une fausse route; c'est peut-être l'avenir avec l'espérance. Nos pères ont pu vivre dans l'aisance. Les seigneuries leur offraient des terres en abondance; les redevances envers les seigneurs étaient nominales; en dépit d'un mauvais système de culture, le sol vierge reproduisait au centuple les grains qui lui avaient été confiés. Au lieu d'épuiser ses forces ou de perdre ses moeurs dans les chantiers, une jeunesse vigoureuse se livrait aux travaux de la campagne. Le luxe était encore inconnu, on achetait peu d'objets importés de l'étranger; à la population ru-

1. Goyer, Rostow, Schwartz in F. Ouellet, *op. cit.*, p. 327.

2. Ouellet, F., *op. cit.*, p. 333.

rale suffisaient les toiles et les étoffes faites au pays...¹

Ce texte, pour sentimental ou moral qu'on veuille bien le juger, décrit la situation pénible qui existait alors ici au milieu du XIX^e siècle. En raison de tous les malaises qui l'accablaient (endettement, mauvaises récoltes, etc.), l'Habitant (cultivateur ou artisan) était secoué dans son système même d'autosuffisance qui lui avait permis ou servi de rempart protectionniste jusque-là. C'est ainsi que débuta un exode rural vers les centres urbains et particulièrement vers les Etats-Unis.

A mesure que les normes du marché pénétraient l'ancienne structure agraire de type seigneurial, l'activité économique du Québec s'exposait aux courants de l'influence capitaliste. Ainsi, la province se trouvait entraînée dans la sphère d'attraction des autres régions du même univers, son nouvel espace économique. La population du Québec, autochtone ou immigrée était attirée vers les autres régions plus avantageées, vers l'ouest de la province (l'Ontario), vers le middle west américain, et en ce qui concerne les Canadiens français notamment, vers le nord-est américain... Pour le Québec, la perte la plus lourde aurait été celle de la période décennale 1880-1890; et à la fin du siècle on estimait que le Québec avait fourni environ le tiers de toute la population canadienne vivant aux Etats-Unis².

Des familles entières y compris les enfants travaillaient dans les moulins de textile, six jours par semaine, dès l'âge de sept ou huit ans; ces enfants ne recevaient d'éducation que de l'école paroissiale du dimanche où ils apprenaient le catéchisme et un peu l'écriture. On trouve partout, dans le nord-est des Etats-Unis surtout, de ces noyaux français où la langue a survécu jusqu'au tiers de notre siècle. Beaucoup sont revenus au Québec apportant avec eux de nouvelles idées et techniques.

1. Abbé Ferland in F. Ouellet, *op. cit.*, p. 475-476.

2. Faucher, Albert, *Québec en Amérique au XIX^e siècle*, p. 195-196.

Dans un pays faiblement peuplé mais où les richesses étaient grandes, il paraît curieux que des masses de population aussi importantes émigrent. A la recherche de meilleures terres? Pour améliorer une situation individuelle? Tous les pays occidentaux qui se sont industrialisés ont connu ces exodes des ruraux vers les grands centres urbains d'autant que l'agriculture souffre d'un état d'infériorité naturelle congénitale; même de nos jours, heure pour heure, ce type de travail demeure un des moins rémunérateurs. La Révolution industrielle faisait ainsi son entrée dans la vie canadienne.

S'il n'était pas indispensable, pour les Canadiens, de tout accepter de la nouvelle orientation économique, il fallait cependant ne pas laisser de distances injustifiées... Isolés, les Canadiens auraient pu, à la rigueur, n'évoluer que lentement, se contenter encore longtemps de leur vie paysanne... Mêlés aux Britanniques dont l'Empire formait le plus actif ensemble économique de l'époque et à proximité des Etats-Unis destinés à devenir le plus colossal foyer industriel du globe, il était impossible aux Canadiens de prolonger pour tous, pendant des siècles, une économie rudimentaire comme celle de la ferme paysanne. Leur entourage exigeait d'eux une vie économique plus diversifiée¹.

Et quel était l'état de la société québécoise au milieu du XIX^e siècle? Dans l'ensemble, c'est une société pauvre. En 1851, l'habitant possédait une terre évaluée à \$1 717.80 et, si l'on tient compte des récoltes, du bétail, de l'artisanat, ce capital rapporte à son propriétaire \$230.00 brut en moyenne. 72% des maisons de campagne sont faites de bois rond. Ce monde rural a encore peu d'ouvertures vers l'extérieur; il se décompose en paroisses et villages où demeurent curé, forgeron, artisans, notaire et marchand général. Montréal est, à cette époque, une ville anglophone dans une proportion de plus de 50%. Les urbains se regroupent par classe et à l'intérieur de celles-ci par nationalité. Les manoeuvres et les artisans vivent dans les basses villes. Les

1. Séguin, Maurice, *op. cit.*, p. 233.

classes supérieures suivent la mode anglaise de l'époque tandis que les classes inférieures portent l'étoffe du pays, des chapeaux en laine et la ceinture fléchée.

A partir de 1850, il semble y avoir un redressement dans le monde agricole. L'expansion économique aux Etats-Unis, la ruée vers l'or, la colonisation de l'ouest permettent aux Habitants québécois d'écouler leur stock plus facilement.

Exportations du Québec aux Etats-Unis ¹
1861-1865

Années	(en bois-seaux)	(en bois-seaux)	(en lbs)	(en lbs)	(en lbs)
	Avoine	Orge	Beurre	Fromage	Laine
1861-1862	1,545,178	462,272	2,124,570	104,047	501,051
1862-1863	2,460,094	671,008	1,605,322	19,092	734,136
1863-1864	8,589,253	779,150	1,919,958	292,923	613,260
1864-1865	4,026,440	819,124	2,718,067	378,855	1,023,277

Comme on peut le constater, la production de laine double en cinq années:

Les bouchers de New-York se portent, eux aussi, acquéreurs de toute la production de moutons des Cantons de l'Est. A la suite de la diminution de la production textile américaine occasionnée par la guerre civile, l'élevage du mouton progresse... Au recensement de 1871, le nombre de moutons au Québec atteint un sommet jamais égalé au XIX^e siècle².

-
1. Hamelin, J.; Roby, Y.; *Histoire économique du Québec (1851-1896)*, p. 194.
 2. Hamelin, J.; Roby, Y.; *op. cit.*, p. 195.

Dans les années 70, la situation se renversant, les producteurs agricoles québécois se voient dans de nombreux cas acculés à la faillite, les mécanismes d'échange étant enrayés, vu la crise internationale qui sévit. C'est alors qu'il y a un nouvel exode vers la Nouvelle-Angleterre et une nouvelle saignée dans la population locale. Dans les années 80, c'est la course à la production entre l'Ontario et le Québec; le Québec bâtit des petites fabriques alors que l'Ontario en érige de grosses. En 1851, on comptait 3 vaches par ferme au Québec et 5 en 1901. Bref, à partir des années 50, l'agriculture lentement ira progressant, le monde rural s'ouvrant à de nouvelles réalités. Mais beaucoup d'Habitants en sont encore au stade d'une agriculture de subsistance; ils complètent des revenus devenus nécessaires en bûchant dans les bois l'hiver.

In the long winter the men resort to lumbering in the woods, while the women spin the wool of their sheep into the various fabrics they require, in the same manner as did our ancestors of two centuries ago. They spin the wool into yarn, weave the étoffe du pays of which the garments of themselves and their husbands are made, as well as the flannel they wear for under clothing, besides making their own straw hats and the beefskin mocassins, which are their only foot wear. Linen or cotton they rarely wear...¹

Fin XIX^e siècle et début XX^e, les femmes des Habitants canadiens tissaient et fabriquaient encore les vêtements de la famille dans une économie de subsistance vacillante. Dans les villes, l'industrie des tanneries connaît des progrès se concentrant surtout à Québec où l'on dénombrait, en 1842, 32 tanneries représentant un capital de \$180 000.00. Quant à l'industrie du vêtement, elle ne démarrera que lentement à cause précisément de l'état autarcique dans lequel se trouvait encore la majorité de la population québécoise.

1. Hamelin, J.; Roby, Y.; *op. cit.*, p. 227.

L'industrie du vêtement repose sur le sweating system caractérisé par l'exploitation de la main-d'oeuvre féminine qui travaille à domicile ou dans des boutiques malsaines. On taille, et parfois, on assemble à la manufacture, mais l'on coud à domicile. Patterson estime que pour 600 personnes qui travaillent dans les fabriques, 1 500 travaillent à domicile¹.

Ainsi l'industrie locale capitaliste suivait le même chemin qu'en France par exemple au XVIII^e siècle avant la Révolution de 1789, les entrepreneurs se servant des ruraux à de très bas salaires pour assurer leur production; petit à petit, la "couture" dans les campagnes prendra le pas sur d'autres travaux manuels d'artisanat. Dans l'industrie textile, le travail artisanal de la laine demeura dans les moeurs des Habitants jusqu'au début du XX^e siècle. En 1870, on comptait 270 fabriques de tissus de laine au pays et de ce nombre 233 se situaient en Ontario. En 1891, les Québécois produisaient plus de la moitié (2 500 000 verges) des draps confectionnés à la main au Canada. En 1866, c'est la fondation du moulin Paton à Sherbrooke; cette industrie confectionnera son tweed avec de la laine importée de l'Australie, de la Nouvelle-Angleterre et de l'Amérique du Sud; la "laine du pays", réputée pour la grosseur de sa fibre servira à la fabrication de la flanelle.

La mauvaise qualité de la laine du Québec pourrait expliquer pourquoi l'industrie de la laine prospère plutôt en Ontario que dans le Québec. La concurrence anglaise explique le déclin de cette industrie dans tout le Canada à la fin du XIX^e siècle. Prenant appui sur un vaste marché, les manufacturiers britanniques n'ont cessé de perfectionner la production de leurs tissus de laine. Pour la qualité, les prix, la variété, les Britanniques sont bons premiers et n'éprouvent aucune difficulté à s'attacher le consommateur canadien. En 1910, il ne reste au Canada, que 87 manufactures de drap de laine (377 en 1890)².

1. Hamelin, J.; Roby, Y.; *op. cit.*, p. 250.

2. Hamelin, J.; Roby, Y.; *op. cit.*, p. 273.

L'industrie de la laine a disparu au Québec graduellement parce que l'économie et partant la production-consommation s'est délocalisée passant du Québec à l'Ontario à l'Angleterre, se déplaçant de la campagne à la ville; la demande en laine provenant du Québec ne sera plus jamais à la hausse.

Bref, le recensement de 1851 démontre que l'industrie manufacturière au Québec est quasi inexistante tandis que les exploitations artisanales sont cependant encore nombreuses: 541 moulins à farine, 193 moulins à carder et à filer donnent ce qui est nécessaire à la production de 81,072 verges de drap, 96 fonderies employant 197 ouvriers.

Dans les campagnes, dans la seconde moitié du siècle dernier, il faudrait ajouter que la sollicitation faite par des marchands ou des colporteurs battait son plein; ainsi lentement l'habitant entrait dans un "nouveau" système d'échange de biens; l'orientation du monde agricole vers une économie de marché tant dans une production plus disciplinée et accrue que dans une consommation plus diversifiée multiplie les échanges tout en faisant décliner la mentalité propre à une agriculture autarcique; ces échanges ville-campagne se produisent selon les méthodes et la mentalité américaine et anglaise; elles ont une certaine influence sur la culture autochtone par un vocabulaire nouveau, une littérature d'affaires unilingue anglaise.

Fluctuation des prix de détail (ville de Québec) ¹
1851-1896

Années	Avoine	Farine	Pomme de terre	Boeuf	Mouton	Lard	Beurre
	Minot	Baril	Poche & Minot	Livre	Livre	Livre	Livre
1851	.41 2/3		.44	.07 1/2			.17
1852	.43 1/2		.57 1/2	.08			.17
1853	.45	6.26	.47 1/2	.09 3/4			.22
1854	.66		.90	.13			.28
1855	.66 2/3	11.25	.60	.12			.33
1856	.45	8.56	.51 2/3	.11			.27
1857	.50	7.42	.55 1/2	.11			.26
1858	.40 1/2	5.65	.43 1/4	.09 1/3			.26
1859	.45	7.00	.38 1/3	.09 1/3	.09 1/3		.22 1/2
1860	.39 1/2		.31	.09 1/2			.19
1861	.40		.32 1/2	.09 1/2			.19
1862	.41		.50	.10	.09 1/3		.20
1863	.43		.39	.09 1/2			.23
1864	.46 2/3		.37	.10			.25 1/2
1865	.48		.45	10 3/4			
1866	.49		.43	.11 2/3			.21
1867	.55	9.50	.51	.10			.17
1868	.65	9.00	.45	.10 1/4			.22 1/2
1869	.55	6.50	.37	.10 1/2	.09		.23
1870	.51	6.50	.43	.11 1/4	.09 2/3		.21
1871	.60 1/2	7.28	.36 4/5	.09 3/4	.09 7/12		.19
1872	.48 3/4	7.65	.46 3/5	.11 1/2	.10 1/6		.20
1873	.47 1/2	7.48		.11 1/2		.10	.24
1874	.65	6.63		.11 2/3			.30
1875	.56	6.92					.25
1876	.44	6.79				.11	.24
1877	.43	8.33				.10	.34
1878	.39	7.14		.10	.09 2/3	.08	.18
1879	.34 2/3	7.27		.11	.09	.09	.17 1/2
1880	.37 1/3	8.18		.12 1/4	.11	.08	.23 1/2
1881	.46 1/2	7.86		.12	.12	.10	.21
1882	.47 1/4	7.98		.15		.12	.24
1883	.42 2/3	6.36		.15	.11 3/4	.13	.24

1. Hamelin, J.; Roby, Y.; *op. cit.*, appendice 19.

Fluctuation des prix de détail (ville de Québec)
1851-1896 (suite)

Années	Avoine	Farine	Pomme de terre	Boeuf	Mouton	Lard	Beurre
	Minot	Baril	Poche & Minot	Livre	Livre	Livre	Livre
1884	.43	6.45		.15	.12	.13	.21 1/2
1885	.35	4.80		.15	.12	.11	.22
1886	.37	4.56		.15	.12	.10	.22
1887	.35	4.46		.14 1/2	.12 3/4	.09	.22
1888		4.88		.11 1/4	.12	.10	.22
1889		5.64		.12 1/2	.11 3/4	.10	.24
1890	.50 1/4	5.40		.10 3/4	.10	.11	.19
1891	.53 3/4	5.55		.10	.10	.10	.20
1892	.38 1/2	4.48		.10	.10	.10	.22 1/2
1893	.41 1/2	4.47		.10	.10	.11	.23
1894	.42 2/3	3.78		.10	.08 2/3	.10	.22
1895	.41	4.20	.50	.10	.08	.10	.20
1896	.33 1/2	4.02	.33	.07 2/3	.09 2/3	.10	.18 1/4
1897	.34	4.63		.07 1/2			.18 1/4
1898							
1899							
1900							

Fluctuation des prix de détail (ville de Montréal) ¹
1851-1896

Années	Avoine	Farine	Sarrasin	Pomme de terre	Pois	Oeufs	Beurre	Boeuf
	Minot	Quintal	Minot	Minot & Poche	Minot	Douz.	Livre	100 lb
1851	.38	2.48		.67 3/4	.65	.13	.15 2/3	5.41
1852	.37 1/2	2.53		.69 5/12	.71	.16	.20	5.58
1853	.43 1/3	3.45 1/2		.82 1/4	.83	.16	.28	5.41
1854	.64	6.44		1.40	1.20	.18	.23 1/3	
1855	.65	5.60		1.02	1.40	.18	.30	
1856	.45	3.84		.77	.85	.18 1/3	.24	
1857	.48 1/3	3.50		.97	.91	.16 1/3	.29	9.60
1858	.42	2.59		.85	.84	.15	.25	8.53
1859	.53 1/3	3.59		.89	.93	.17 1/2	.25	7.76
1860	.42 1/2	3.18		.70 1/2	.75 1/2	.16	.24	8.00
1861	.39	2.81		.65	.75	.16	.26	7.85
1862	.45	2.80		.86	.74	.18 2/3	.22	6.83 1/3
1863	.48 1/3	2.67		.59 1/3	.75	.12 1/2	.26 1/2	6.85
1864	.46 2/3	2.68		.64	.83	.16	.28	7.20
1865	.43 1/3	3.18		.61	.98 1/2	.20	.27	9.45
1866	.43 1/3	3.95		.74 1/2	1.02	.20	.30	9.35
1867	.48	4.16		1.00	1.05 1/3	.18 1/3	.26	7.67
1868	.58 1/3	3.66		.80	1.19	.21 1/2	.30	
1869	.55	2.62		.63	1.07	.21	.28	
1870	.46 2/3	2.73		.84	.87 1/3	.21	.29	7.00
1871	.53 1/3	3.11		.55	.97 1/3	.21	.23	6.00
1872	.44	3.19		.50	.85 5/6	.22 2/3	.28	6.96
1873	.47 1/2	3.20		.72	.85	.21 1/2	.31	6.33
1874	.58 1/3	3.10		.79	.91 2/3	.24	.35	7.15
1875	.56 3/4	2.73		.60	1.04 1/2	.26 1/2	.33	7.80
1876	.46	2.73	.73	.58	1.07	.20 1/3	.30	6.84
1877	.45	2.89	.81	.88	1.00	.21 2/3	.32	6.60
1878	.37	2.70	.55	.40	.90	.14	.30	5.41
1879	.40 1/2	2.20	.79	.76 1/3	.90	.18	.26	6.50
1880	.40	2.15	1.00	.54 1/2	.90	.18	.28	7.54
1881	.47 3/4	2.51	1.29	.62 1/2	.92	.24 1/6	.30	7.41
1882		3.91		1.15	.93	.25	.32	
1883				1.40	1.18	.31 1/2	.29	

1. Hamelin, J.; Roby, Y.; *op. cit.*, appendice 20.

Ainsi les marchands-tailleurs vous demandent si vous voulez que votre pantalon soit tight ou loose; les marchands de nouveautés proclament qu'ils débitent des "marchandises sèches" (dry goods): ce qui fait supposer tout naturellement que leurs voisins vendent les marchandises mouillées. Les commis marchands vous présentent des gants de "Kid", et s'offrent à les stretcher. Ils veulent vous vendre un scarf, un cloud, des hoops, au plus bas prix, pour du cash, parce qu'ils claient leur magasin et vident leur stock. Ils affichent parfois dans leurs vitrages des placard impayables; tout le monde a vu celui-ci "Grande vente pour vider". Les marchands de farine exposent à vos yeux des "simples" (pour samples, échantillons) de leurs produits¹.

1. Texte de Hubert LaRue, cité dans Oscar Dunn, "Dix ans de journalisme", p. 268, in Hamelin J. et Roby, Y, *op. cit.*, p. 350.

huitième chapitre

RELENTS DE PRODUCTION ARTISANALE ET INDUSTRIALISATION

A la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, Léon Gérin nous livre dans *Le type économique et social des Canadiens* des réflexions fort à propos sur "la renaissance des arts domestiques" et sur le lent glissement qui s'effectuera à mesure que les Habitants de ce pays subiront ou seront influencés par le commerce ou le négoce, les modes d'époque et les déplacements vers l'extérieur (nord-est américain) pour questions monétaires ou autres.

Gérin cite à la barre du temps des témoins de cette époque, il nous parle d'un certain Joseph Gauthier de Terrebonne chez qui il trouva la mère de famille et plusieurs jeunes filles actionnant des métiers doubles; auparavant, nous dit-il, ces industries étaient pratiquées pour les besoins domestiques; aujourd'hui, poursuit-il, le tissage se pratique en vue de la vente aux touristes pour le compte de la compagnie Handicraft; on fabrique alors des couvertures de lit en coton et fil d'étope. Ailleurs, dans un autre foyer, il y note le même travail de tissage et de filage de la laine; les hommes s'adonnent encore à la fabrication de "souliers de beau".

Il nous a été donné de prendre à la table de Mme Ambroise Gauthier une excellente soupe à la gourgame, suivie d'une omelette encore fumante...; le tout... sur une nappe de toile de lin de fabrication domestique¹.

Ainsi au début du XX^e siècle, compte tenu du fait que la majorité de la population québécoise était rurale, notre économie en était encore une de subsistance où la fabrication artisanale jouait dans le peuple un rôle de prime importance.

La mise en oeuvre à la base de la société canadienne d'un groupement familial à fonction aussi compréhensive, à capacités aussi diverses, devrait être pour nous, semble-t-il, un gage de supé-

1. Gérin, Léon, *Le type économique et social des Canadiens français*, p. 31.

riorité, et, à certains égards, cela est incontestable. Et qu'on désigne parfois le miracle canadien, le miracle de la survivance du Canada français, a là son explication: l'habitant se suffit à lui-même¹.

Ce sont là des sentences bien révélatrices de notre histoire. L'habitant confiné à son rang (à tort ou à raison, nous n'avons pas à juger l'histoire ni à en extraire des analyses, critiques ou conclusions partiales) et se repliant ainsi sur lui-même n'en continue pas moins à confectionner, que ce soit par obligation, par nécessité ou par besoin, tout ce dont il avait besoin pour son existence. Sa suffisance (*self-sufficiency*) fut un rempart culturel; certains historiens modernistes regardent ce temps d'autrefois comme un temps de retard historique; par comparaison sur un court temps, cela peut se justifier mais, par les humbles réalisations tangibles de ce temps de chez nous, la suffisance quotidienne et ses oeuvres fait bien partie de notre patrimoine culturel et populaire.

A la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, le lin et la laine étaient encore ouvrés par nos aïeux:

Nous avons vu que 18 ou 20 bottillons de lin furent, en 1886, soumis par les femmes de la famille aux opérations préparatoires du halage, du broyage, de l'écorçage, du peignage, du filage et du blanchissage. De même, 45 livres de laine, désuintées à la maison, puis cardées à l'usine de Karl sur la rivière Maskinongé, avaient été filées, dans le cours de l'hiver, par la mère... et l'aînée des filles, sur leurs rouets à pédales. Des 45 livres de laine, 18 furent teintées, toujours au foyer... Elle se pourvoyait aussi elle-même de la plus grande partie de ses vêtements de travail.

Les femmes ne tissaient pas et ne cousaient pas seulement pour les membres de la famille. Elles confectionnaient sur commande des vêtements en "étouffe du pays"².

1. Gérin, Léon, *op. cit.*, p. 40-41.

En poursuivant sa tournée à Saint-Justin (rive nord du lac Saint-Pierre), Gérin note dans le village l'existence d'une fromagerie-beurrerie, quelques ateliers d'artisans, quelques boutiques de marchands, le presbytère, la salle publique, les demeures du médecin, du notaire, de quelques rentiers; c'est tout ce qu'il y avait de distinctif dans un village québécois du début du siècle. Sauf un petit couvent, il n'y avait pas beaucoup plus lors de sa dernière visite en 1923.

Gérin observa que toute fabrication était greffée à l'état d'industrie domestique sur les exploitations agricoles; lorsqu'elle se présentait de manière indépendante, c'était pour diversifier les produits mêmes de la terre ou satisfaire certains besoins locaux "sans jamais dépasser les limites du petit atelier dans lequel l'ouvrier chef de métier fait le travail aidé d'un apprenti, ou, tout au plus d'un compagnon ou deux; à Saint-Justin, on pouvait y compter deux fromagères, une fromagerie-beurrerie, une boulangerie et six ou sept petits ateliers: carrosserie, cordonnerie, forge, sellerie et ferblanterie". Gérin poursuit en disant qu'"avec sa culture mixte, vivrière et son complément d'industries domestiques, l'habitant... donnait bien faible prise au commerce, soit à l'achat, soit à la vente"¹. Tout se passait ainsi d'une façon autarcique dans l'arrière-pays, monde différent de celui des villes du début du XX^e siècle au Québec.

Pourtant le commerce et l'économie d'affaires capitalistes devaient bientôt avoir des influences sur l'évolution de la famille et de son savoir-faire "naturel". Parlant de Saint-Dominique dans la plaine de Saint-Hyacinthe, Gérin note que

les femmes ... ne filent ni ne tissent; elles font de la couture, mais en utilisant des matériaux achetés au dehors, et en s'inspi-

1. Gérin, Léon, *op. cit.*, p. 99.

rant de cahiers de mode obtenus à la ville. Quant aux hommes, il se trouve fort peu de leurs outils qui proviennent de l'industrie domestique; la plupart ont été achetés de maisons faisant une spécialité d'instruments aratoires¹.

Ainsi l'habitant traditionnel vivant en autarcie depuis déjà plusieurs générations commence à voir ses contacts avec la ville devenir plus fréquents; "le progrès" fait son apparition chez lui. On troque ainsi petit à petit ses vêtements de confection domestique pour des tissus de commerce; l'accès aux villes donc au "progrès" engendra cette situation de même que les moyens de transport.

Ce fut l'avènement du grand atelier, de la shop, de l'usine.

Le premier de ces organismes ... qui se superposent à la famille ouvrière, c'est le grand atelier, la grande organisation de l'industrie, des transports et du commerce. Ce grand atelier est indépendant de la classe rurale canadienne-française, par son personnel dirigeant, presque toujours de langue anglaise, par sa main-d'oeuvre, qui se recrute en grande partie chez des races étrangères. Il s'impose à elle par les ressources indispensables, l'importance des salaires qu'il offre aux émigrants de la classe rurale. Indépendant de la classe rurale canadienne-française par le lieu de son établissement, qui est presque toujours un centre urbain et très souvent un pays étranger, il en est indépendant encore par ses méthodes de travail qui lui sont propres, il en est indépendant grâce aux capitaux qu'il a en réserve ...²

Le grand atelier, le commerce prennent le pas sur le petit atelier rural qui se suffisait à lui-même. Pourrait-on supposer, en guise d'hypothèse, que la petite industrie a été absorbée ou balayée par la grande industrie, l'habitant ou l'artisan de village perdant ainsi ses moyens de production, donc

1. Gérin, Léon, *op. cit.*, p. 131.

2. Gérin, Léon, *op. cit.*, p. 176.

voyant culturellement par le biais de l'économie sa force de production et de consommation achetée à son détriment ou en tout cas à son désavantage? Ainsi serions-nous tout au moins tenté de le voir comme cela, si l'on regarde de plus près l'histoire, aujourd'hui, l'agriculteur travaillant dans la perspective constante d'un rendement spécialisé accru pour une production spécialisée accrue et cela, avec force investissements garantis par les gouvernements, et l'ouvrier des villes sans cesse confronté aux revendications syndicales et à la "cherté de la vie"; au fait personne ne produit plus pour personne, le travail s'étant à ce point parcellarisé et "anonymisé" qu'il n'a plus laissé de place ou de part à l'esprit personnel de créativité des habitants de jadis. Le peuple canadien-français s'urbanisant vit ses goûts changés, se vit force de circonstances devant la montée du progrès industriel confronté à un nouveau style de vie "ouvert" davantage vers l'extérieur pour un nouveau type de subsistance dit de temps libre. Le peuple aurait-il ainsi perdu l'aptitude et le goût de "la chose bien faite", sobre et simple?

Autrefois l'économie était pratiquée dans les campagnes; elle l'est beaucoup moins à présent. Au lieu de songer à réaliser des épargnes pour les besoins de l'avenir, les garçons de ferme, aussi bien que les jeunes filles en service, dépensent le fruit de leurs travaux, en objets de toilette. Il y a quelques années, on ne voyait, les jours de fête, aux hommes et aux femmes que des vêtements fabriqués à la maison, avec la laine de leurs brebis; actuellement, on ne s'en contente plus: le luxe fait des progrès parmi les habitants, les étoffes des manufactures anglaises, aux dessins variés et aux couleurs éclatantes, excitent toutes leurs convoitises. L'usage des corsets et de la crinoline commence même à se répandre¹.

1. Savard, Pierre, *Paysans et ouvriers d'autrefois*, p. 26.

neuvième chapitre

DES POTIERS ET DE LA CERAMIQUE

Avant même que des Blancs ne prennent possession du Canada au nom du Roi de France, les Amérindiens, Iroquois entre autres nations, s'adonnaient à la fabrication artisanale de la poterie. Ces artisans choisissaient leur terre, la nettoyaient et la pétrissaient de leurs mains fabriquant des pots pour le transport de l'eau ou pour la conservation des aliments; des fouilles archéologiques nous ont livré, en plus de ces pots, des pipes également.

Le besoin de survivance de ces autochtones, qui devaient se suffire à eux-mêmes, sera partagé par les Français à leur arrivée. Les colons, devant tout produire pour leurs besoins, vont s'adonner aux métiers les plus divers et, ainsi, la céramique entrera comme une nécessité dans leur champ d'action¹.

Il revient à l'intendant Champigny d'avoir "introduit" la poterie au Canada; en 1686, une tuilerie est en exploitation au ruisseau Lairer près de la rivière Saint-Charles à Québec. Parmi les premiers potiers, on note les noms de Salomé et de François Jacquet; ce dernier poursuivra ses activités à Québec pour Madame veuve Fornel. Michel Gaumond², de l'actuel ministère des Affaires culturelles a contribué à mettre à jour certains objets attribués à Jacquet lors des fouilles de la maison Fornel sur la Place Royale. Jacquet forma l'atelier qui s'avère être le plus important de son temps, jusqu'à 1750, date où il se rend habiter Montréal jusqu'en 1766.

Nous présentons une liste (certes incomplète) d'artisans potiers qui exercèrent leur métier dans différentes régions du Québec entre 1791 et la fin du XIX^e siècle. Nous disons que c'est là une liste incomplète puisqu'au ministère des Affaires culturelles, on est en train de mettre à date un répertoire des potiers québécois de 1675 à 1880, répertoire qui contiendrait déjà quelque

-
1. Lessard, M.; Marquis, H.; *Encyclopédie des Antiquités du Québec*, p. 267.
 2. Gaumond, Michel, *La maison Fornel, Québec*, ministère des Affaires Culturelles, 1965.

deux cents noms de potiers. La présente liste fournit les noms et endroits où les artisans pratiquaient leur métier ainsi que la date du recensement de ces mêmes noms et métiers. On notera les trois régions d'où proviennent les potiers: la région de Québec, celle de Saint-Denis-sur-Richelieu et enfin la région de Saint-Jean au Québec, sur le haut Richelieu (voir carte p. 102).

Bélangier, Joseph	Saint-Denis-sur-Richelieu, Qué.	(1857-1858)
Bertrand et Lavoie	Iberville, Qué.	(1888-1889)
Besse, Edouard	Saint-Denis-sur-Richelieu, Qué.	(1851)
Besse, Joseph	Saint-Denis-sur-Richelieu, Qué.	(1851)
Boivin, Joseph	Saint-Jean, Qué.	--
Boivin, Laurent	Les Eboulements, Qué.	(1864-1865)
Bonneterre, Isaac	Saint-Denis-sur-Richelieu, Qué.	(1851)
Boyer, Louis	Saint-Jean, Qué.	(1879-1881)
Brière, Jean-Baptiste	Yamachiche, Qué.	(1865-1866)
Cloutier, Alexis	Québec, Qué.	(1791)
Comeau, Alaria	Saint-Jean, Qué.	(1871)
Courtemanche, Florent	Saint-Denis-sur-Richelieu, Qué.	(1851)
Courtemanche, Régis	Saint-Denis-sur-Richelieu, Qué.	(1864-1865)
Danis, Alexis	Saint-Eustache	(1871)
Deligny, Jacques	Québec, Qué.	(1800)
Deslorier, Olivier	Saint-Jean, Qué.	--
Denis, Alphe	Saint-Eustache, Qué.	(1890-1891)
Deschats, Toussaint	La Présentation, Qué.	(1864-1865)
Dion, famille	Ancienne-Lorette, Qué. travailla au Québec depuis le mi- lieu de la période victorienne jusque vers 1920.	
Dolan ou Doran, Thomas	Saint-Jean, Qué.	(1879-1881)
Drolet, Pierre	Québec, Qué.	(1791)
Dumaine, Honoré	Cap Rouge, Qué.	(1871)

Foran, Marc et Louis	Saint-Jean, Qué.	(1879-1881)
Frappier, F.L.	Montréal, Qué. prit part à l'exposition provinciale du 18 septembre 1882.	
Frappier, Isaac	Beauharnois, Qué.	(1871)
Gaudette, J.-B.	Saint-Jean, Qué.	(1857-1858)
Gauvreau, L.-P.	Cap Rouge, Qué.	(1864)
Gendreau, Louis	Saint-Denis-sur-Richelieu, Qué.	(1851)
Gendreau, Louis	Saint-Gabriel de Brandon, Qué.	(1864-1865)
Godin, Napoléon	Saint-Jean, Qué.	(1879-1881)
Gosselin, Raphael	Saint-Jean, Qué.	(1857-1858)
Goyette, Calixte	Saint-Athanase (Iberville), Qué.	(1890)
Guertin, Marcel	Saint-Denis-sur-Richelieu, Qué.	(1851)
Guimond, famille	Cap Saint-Ignace, Qué.	--
Joubert, Charles E.	Sainte-Flavie, Qué.	(1865-1866)
Joubert, Aurèle	Baie-du-Febvre, Qué.	(1871)
Joubert, Phil. et Gédéon	Saint-Denis de Bouteillerie, Qué.	(1865-1866)
Labelle, Magloire	Saint-Eustache, Qué.	(1864-1865)
Laflamme, F.X.M.	Québec, Qué.	(1899)
Lambert, Anthonie et Joseph	Beauharnois, Qué.	(1857-1858)
Lambert, Antoine et Pierre	?	(1851-1852)
Lambert, François	Saint-Denis-sur-Richelieu, Qué.	(1851-1857-1864)
Lamoureux, Ignace	Saint-Jean, Qué.	(1879-1881)
Lessard, Joseph	Saint-Jean, Qué.	(1871)
Loupret, Adolphe	Iberville, Qué.	(1896-1897)
McGuire, John	Saint-Jean, Qué.	(1879-1881)
Maillet, Amable	Saint-Jean, Qué.	(1857-1858)
Maillet, Moïse	Saint-Denis-sur-Richelieu, Qué.	(1851)
Maillet, Narcisse	Saint-Jean, Qué.	(1857-1858)
Ménard, Wilfrid	Saint-Jean, Qué.	(1879-1881)
Mercier, famille	L'Assomption, Qué.	(183?)

des chercheurs puisque d'autres potiers étaient à l'oeuvre à cette période à Québec. En 1877, un journaliste de la *Gazette*, lors de l'exposition provinciale à Québec, déclarait que les Dion étaient en poterie les seuls exposants; en 1881, les Dion participèrent à l'exposition de Montréal et remportèrent cette année-là le prix de la meilleure collection de poterie.

If the more accomplished pieces attributed to the Dion are rightfully theirs, they show that in Victorian days these potters of old Lorette drew upon English and American methods to produce French-Canadian wares that were at times above the Canadian average. The Dion never ventured beyond the ordinary range of Canadian Potting, but within the limitations of that range they were not only competent but even imaginative... About all the decorative pieces there is a sense of vitality¹.

Les Dion exercèrent ainsi avec succès leur métier jusque dans les années vingt au début de notre siècle; le premier de cette célèbre famille, Jean, est né en 1829 et son nom est noté dans le recensement de 1861; en 1871; c'est celui d'Antoine Dion qu'on y trouve et par la suite les fils d'Antoine, Antoine jr, Silfrid, Joseph et Frédéric; ils eurent deux "usines" en opération, une d'abord à l'Ancienne-Lorette et l'autre à Les Saules plus tard. Dans *The Mercantile Agency Reference Book*, les actifs de la famille Dion étaient évalués entre \$2,000. et \$5,000. En mars 1899, *The Mercantile Agency Reference Book* estime le capital de la famille Dion en deça de \$500. et un taux de crédit à l'emprunt, cela est clair, limité.

Aussi, dans la région de Québec, faut-il mentionner une autre fabrique importante, celle de Cap Rouge, dont l'organisation est imputable à un Anglais, Henry Howison, vers 1860; un des actionnaires de cette entreprise était un épicier de la ville de Québec connu comme John Ross & Co.; certains objets

1. Collard, Elizabeth, *op. cit.*, p. 263.

des chercheurs puisque d'autres potiers étaient à l'oeuvre à cette période à Québec. En 1877, un journaliste de la *Gazette*, lors de l'exposition provinciale à Québec, déclarait que les Dion étaient en poterie les seuls exposants; en 1881, les Dion participèrent à l'exposition de Montréal et remportèrent cette année-là le prix de la meilleure collection de poterie.

If the more accomplished pieces attributed to the Dion are rightfully theirs, they show that in Victorian days these potters of old Lorette drew upon English and American methods to produce French-Canadian wares that were at times above the Canadian average. The Dion never ventured beyond the ordinary range of Canadian Potting, but within the limitations of that range they were not only competent but even imaginative... About all the decorative pieces there is a sense of vitality¹.

Les Dion exercèrent ainsi avec succès leur métier jusque dans les années vingt au début de notre siècle; le premier de cette célèbre famille, Jean, est né en 1829 et son nom est noté dans le recensement de 1861; en 1871; c'est celui d'Antoine Dion qu'on y trouve et par la suite les fils d'Antoine, Antoine jr, Silfrid, Joseph et Frédéric; ils eurent deux "usines" en opération, une d'abord à l'Ancienne-Lorette et l'autre à Les Saules plus tard. Dans *The Mercantile Agency Reference Book*, les actifs de la famille Dion étaient évalués entre \$2,000. et \$5,000. En mars 1899, *The Mercantile Agency Reference Book* estime le capital de la famille Dion en deça de \$500. et un taux de crédit à l'emprunt, cela est clair, limité.

Aussi, dans la région de Québec, faut-il mentionner une autre fabrique importante, celle de Cap Rouge, dont l'organisation est imputable à un Anglais, Henry Howison, vers 1860; un des actionnaires de cette entreprise était un épicier de la ville de Québec connu comme John Ross & Co.; certains objets

1. Collard, Elizabeth, *op. cit.*, p. 263.

étaient fabriqués à la main et d'autres au moule. Cette "petite industrie" fermera ses portes vers 1890 malgré *the very high - credit rating accorded the Cap-Rouge Pottery Co. in the mid - 1870's and early 1880's ...*"¹

- Saint-Denis-sur-Richelieu -

Un autre point important de production en poteries au XIX^e siècle se situe à Saint-Denis-sur-Richelieu. Dans l'*Histoire de la Paroisse de Saint-Denis-sur-Richelieu*, Jean-Baptiste Allaire nous révèle que des "petites" boutiques artisanales s'installèrent petit à petit à partir de celle du cordonnier en 1738, celle du menuisier en 1767, le forgeron en 1772, le sellier en 1795, suivi de celles des maçons, tanneurs, orfèvres et même photographes. La première industrie qui connut cependant une certaine importance dans ce village fut celle de la poterie; en 1837, dans le bas du village, on pouvait y dénombrer une vingtaine de fourneaux; souvent il n'y avait qu'un ouvrier par établissement.

On y fabriquait des terrines, des cruches, des plats et des pots de toutes dimensions. Ce sont les grandes usines de grès et de ferblanterie de Montréal et de Saint-Jean-sur-Richelieu qui ont administré le coup de grâce à cette industrie dyonisienne².

Lors des troubles de 37, certaines usines furent réduites à néant: une petite manufacture de chapeaux de feutre et la distillerie locale qui avait été "bâtie par Nelson, Kimber, Louis Deschambault et compagnie, vers 1830". Les artisans potiers se sont-ils ressentis d'une quelconque façon de cette bataille? Allaire mentionne une vingtaine de fourneaux en opération à ce

1. Collard, Elizabeth, *op. cit.*, cf. liste des potiers.

2. Allaire, Jean-Baptiste, *Histoire de la Paroisse Saint-Denis-sur-Richelieu*, p. 345.

moment-là; dans la liste précédente des potiers, on peut en compter encore environ une dizaine en opération.

Selon Paul-Louis Martin¹, il y aurait eu 90 artisans potiers oeuvrant au Bourg Saint-Denis entre 1770 et 1888, la période la plus intense se situant entre 1810 et 1840; sur 26 contrats d'apprentissage, 18 auraient été conclus entre 1811 et 1836 atteignant son plus haut point vers 1825. Comme il n'y avait pas d'écoles de métier (la seule à avoir existé jusque là fut celle de Saint-Joachim qui cessa de produire au début du XVIII^e siècle), le recrutement se faisait tant par l'attrait de potiers de villages voisins ou par tradition parentale; cette seconde source aurait fourni en toute vraisemblance (certains documents notariés manquant) le plus grand nombre de sujets. L'âge moyen des apprentis était de 16 ans; il y en avait de dix, onze et quatorze ans, les services de ces plus jeunes étant également retenus pour le travail domestique; il y avait aussi les "apprentis-adoptés", ordinairement âgés de huit ans et engagés jusqu'à leur majorité; ce type d'apprentis compte pour environ 12% dans l'ensemble de cette main-d'oeuvre. La durée moyenne de cet apprentissage s'échelonnait sur environ quatre années. Nourris, logés dans la plupart des cas, ces apprentis avaient un salaire moyen de 72 livres par année (une jument valait 180 livres, un poêle de fer, 60 et un tour à potier, 7 livres).

Nous reproduisons ci-après deux graphiques illustrant le nombre de contrats et les salaires des apprentis de 1779 à 1862. Quant à ce qui regarde le métier lui-même, le jeune artisan apprenti s'adonnait progressivement "à l'extraction de l'argile, au mixage à l'aide du moulin à terre et de la jument, au façonnage sur le tour, au séchage des pièces mises sur "planches et râteliers", au plombage et à la cuisson"².

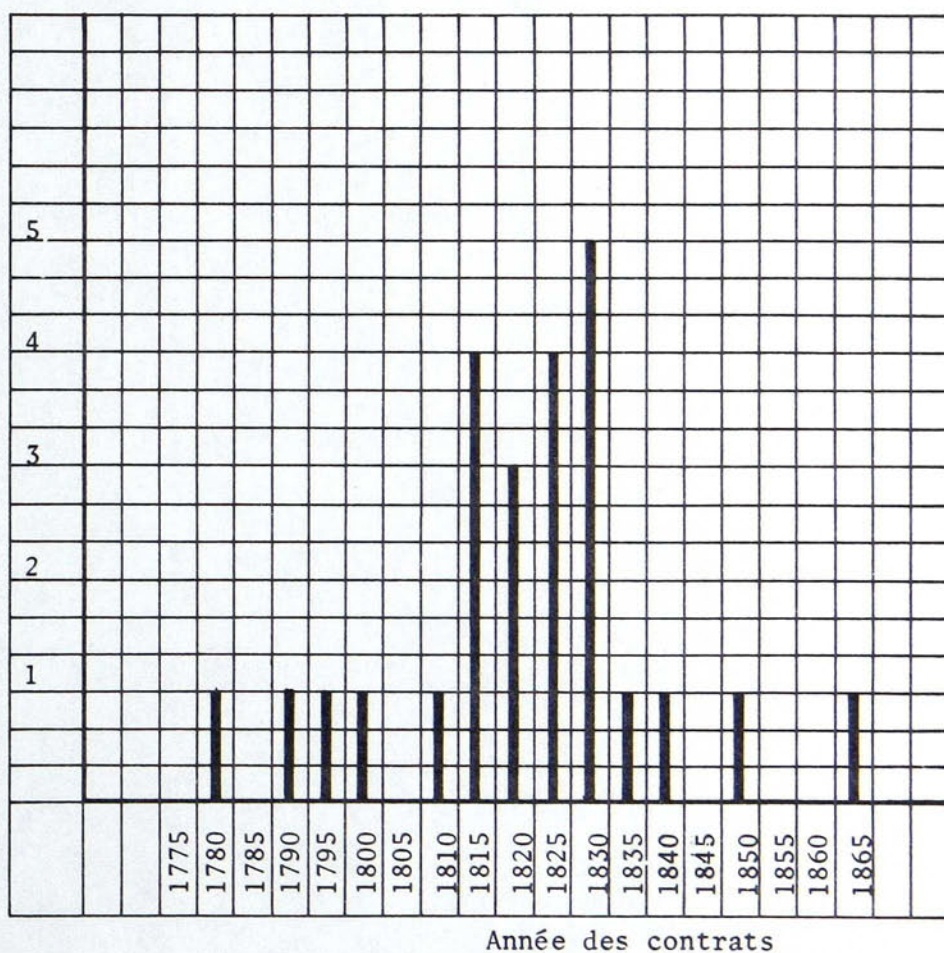
-
1. Martin, Paul-Louis, "Document, Service d'Archéologie et d'Ethnologie".
 2. Martin, Paul-Louis, *op. cit.*, p. 23.

De Saint-Denis, le pôle important de production se déplacera vers Saint-Jean-sur-Richelieu où elle deviendra industrielle.

Graphique 1

Période active des apprentis - Recrutement

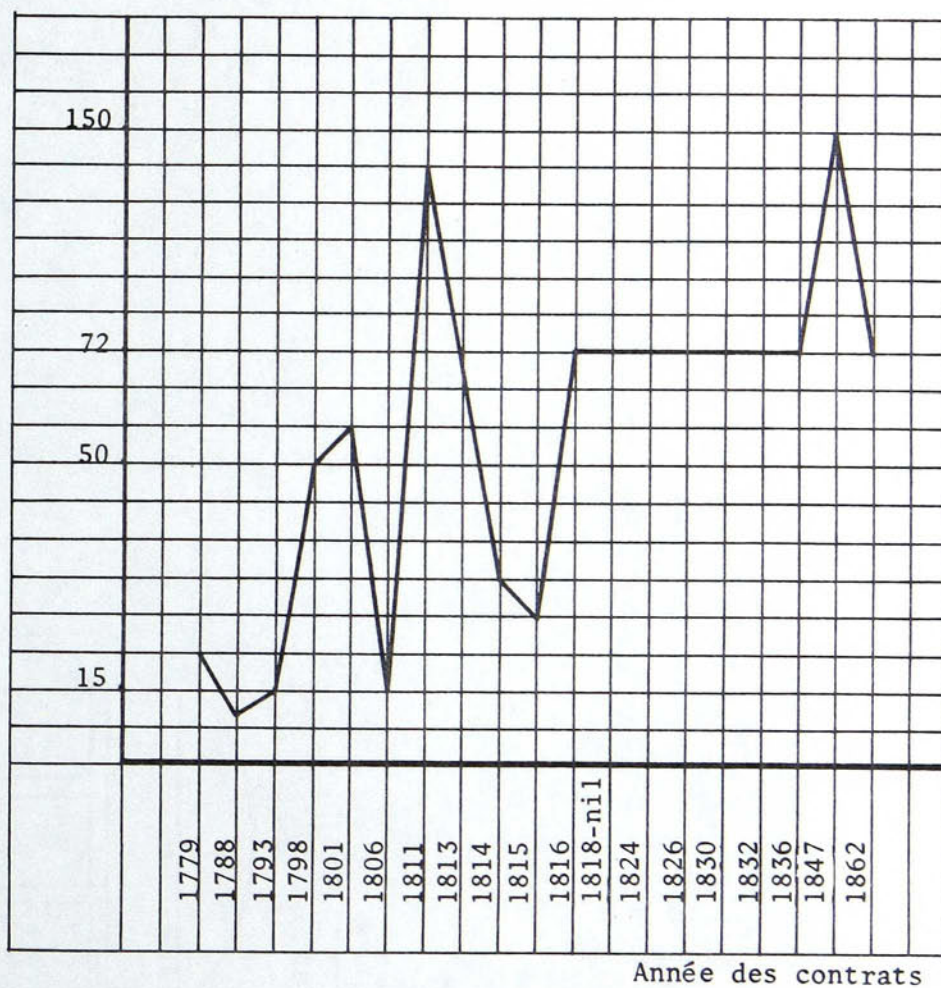
Nombre de
contrats
(total 26)



Source: Martin, Jean-Louis, *Document inédit sur les potiers*, Service d'Archéologie et d'Ethnologie.

Graphique 2
Salaires des apprentis

Salaires
(en livres
ancien
cours)



Source: Martin, Jean-Louis, *Document inédit sur les potiers*, Service d'Archéologie et d'Ethnologie.

- Saint-Jean, Québec -

En 1840 s'établit sur les bords du haut Richelieu à Saint-Jean, la famille Farrar; venue de l'étranger "l'arrivée des Farrar marque une étape importante dans l'histoire de la poterie au Canada, à cause des répercussions industrielles"¹, écrivait Marius Barbeau. Cette région était à cette époque désignée comme le "Staffordshire du Canada". Les pièces d'une excellente qualité (reconnues pour la céramique "dure" composée de grès) sont identifiées "E.L. Farrar" ou "St John" ou "Iberville, P.Q.". Une autre manufacture encore plus importante que celle des Farrar sera en opération à partir de 1873, la St. John Stone Chinaware Company et d'autres vinrent s'ajouter: la Canada Stoneware Company de J. Gillespie (1858), la Rockingham and Yellow Ware Manufactory et la British Porcelain Work (ces deux dernières à partir de 1880).

- Compagnies étrangères -

Au XIX^e siècle, de nombreuses compagnies étrangères accaparent le marché local dont Montréal et Québec deviennent les centres de distribution; des marchands deviennent importateurs de céramique. Certaines pièces portent même des symboles culturels québécois comme le castor, des scènes de la ville de Québec, les chutes Montmorency, des paysages de Montréal, la mort de Wolfe, une scène indienne sur le Saint-Laurent, etc. Parmi ces commerçants (trop nombreux pour tous les citer), notons les noms suivants:

- Shuter & Wilkins	(1830)	de Montréal
- Shuter & Glennon	(1845)	de Montréal
- Glennon & Bramley	(1850)	de Montréal
- Renaud, Prieur & Co.	(1860)	de Montréal

1. Lessard, M.; Marquis, H.; *op. cit.*, p. 372.

- Douglas & McNiece	(1860)	de Montréal
- Boxer Bros. & Co.	(1890)	de Montréal
- S. Alcorn	(1835)	de Québec
- Mc Caphey, Dolbec & Co.	(1865-1875)	de Québec
- F.T. Thomas	(1880)	de Québec
- F.X. Martel	(1890)	de Québec
- James Jackson	(1850-1860)	de Toronto et Montréal

De plus, faut-il mentionner le fait que la poterie du Staffordshire d'Angleterre atteint entre 1790 et 1860 à une renommée mondiale; cette compagnie se servira de reproductions de scènes du pays pour tenter l'acheteur et mousser la vente de ses produits. Les petites industries artisanales du XIX^e siècle faisaient ainsi déjà face à une forte concurrence étrangère.

dixième chapitre

L'ARTISANAT CONTEMPORAIN,
après 1930

Du début du siècle à 1930, ce fut presque l'absence complète d'artisans en poterie. En 1935, il y a réveil et c'est la mise en marche d'une section de céramique à l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal; en 1945, cette section sera transférée à l'Ecole du Meuble sous la direction de Pierre-Aimé Normandeau (1906-1965) qui, avec sa femme, voua sa vie à l'enseignement des arts; plusieurs de ses étudiants deviendront par la suite professeurs eux-mêmes; Jean-Jacques Spénard à l'Ecole des Beaux-Arts de Québec, Louis Archambault, Gaétan Beaudin, Cartier, Derome et autres.

Né en 1924, Gaétan Beaudin fera carrière "solitaire" mais produira des oeuvres de très grande qualité; il commença à produire vers 1942 où il fournissait en poterie une petite boutique d'art de Montréal "Le Beau Manoir"; par la suite, il fondera une petite industrie appelée "La Faïencerie d'Art"; en 1946, on le retrouve directeur de la section de céramique à l'Ecole technique de Rimouski, après quoi il ouvrira un atelier "libre" à North Hatley dans les Cantons de l'Est; en 1960, il fait venir un potier japonais (ils étaient environ 100,000 au Japon à ce moment-là); plusieurs potiers du Québec et d'ailleurs se rendent travailler avec Beaudin: l'américain Dean Mullavey, Wanda Rozynska, Nicolas Brodbeck et sa femme Jacqueline, Pierre Legault, Marc Dumas et autres.

Un autre artiste dont il convient de mentionner le nom ici est Claude Vermette (né en 1930) lequel, d'abord attiré par la peinture et l'enseignement du frère Jérôme et de Borduas ne tarda pas à s'exécuter comme potier; peu de temps après, on le retrouve en Italie avant qu'il n'invente un produit nouveau dont la fabrication est mise sur le marché; du stade du simple artisan, il devient ainsi industriel; il fait appel à Mousseau comme collaborateur créateur; "l'aventure prospère de Claude Vermette ... illustre le fait qu'aujourd'hui, l'art peut ne pas être exclusivement le fait d'un seul homme,

mais un travail d'équipe entre créateurs, industriels de goût et techniciens"¹.

Un autre nom qu'il faudrait ici souligner est celui de Jean Cartier, né en 1924. A 21 ans, il passe l'hiver aux côtés d'Adrien Villandré de Saint-Jean à apprendre les rudiments de l'art de la poterie; puis il se retrouve ensuite à l'Ecole du Meuble de Montréal, puis à Paris et en Suède. Son oeuvre reste intimement liée à l'enseignement qu'il dispensa à l'Ecole du Meuble, puis à l'Institut des Arts appliqués sur la rue Saint-Denis à Montréal; il enseigna à des artistes présentement aussi connus que Jordi Bonnet, Denise Beauchemin, Normand Lavoie, Monic Coutu, Rosalie Namer et Pierre Gérin.

Finalement nous dressons ici une liste incomplète d'artisans potiers contemporains tous aussi excellents les uns que les autres.

- Jacques Garnier, qui dirige, à partir de 1960, l'atelier de l'Argile Vivante à Beloeil.
- Maurice Savoie, né en 1930, travaille à Sherbrooke et enseigne durant six années à l'Institut des Arts appliqués de Montréal.
- Paul Lajoie, cofondateur de l'Argile Vivante, ouvre son propre atelier à Saint-Marc-sur-le-Richelieu.
- Pierre Legault possède un atelier à Pierrefonds.
- Eloy Bourgeois, né en 1933.
- et Paul Noiseux, Clémence Desharnais, Alma Brazeau, Norma Blass, Charles Sucsan, Marcel Beaucage, Maurice Achard, Robert Champagne, Anke Van Ginhoven, Marjorie Ross, André Poirier et, de Québec, Gilles Dionne, Eugène Schneeberger, Louise Tremblay ...

De plus, une "liste des Créateurs du Québec" est établie par le Centre de Do-

1. Lamy, Suzanne et Laurent, *La Renaissance des métiers d'art au Canada français*, p. 45.

documentation, Musée du Québec, publiée en 1972 et mise à jour par le ministère des Affaires Culturelles, Québec, comprend quelques centaines de potiers et de céramistes, dont sans doute beaucoup sont ou seront tout aussi méritoires que ceux nommés plus haut.

Ceci, sans compter les autres, inconnus encore, ceux-là qui n'ont pas de contact avec les associations artisanales ou de métier.

Une liste très intéressante est celle de Jean-Pierre Payette, publiée sous forme de guide touristique illustrant les oeuvres des centaines d'artisans qu'on peut visiter chez eux dans la Province de Québec, un peu partout. M. Payette¹ déclare: "Les métiers d'art s'inscrivent ... dans le désir de ramener le monde à une dimension plus humaine qu'au prolongement du folklore".

- Quelques autres noms, organismes et expositions importantes -

Selon Suzanne et Laurent Lamy, le renouveau ou le réveil du monde de l'artisanat au Québec fut l'oeuvre de dames anglaises de la *Women's Art Society* qui "au cours d'un voyage dans le Bas-du-Fleuve se rendent compte que les arts domestiques sont en voie de disparition et que les produits des grands magasins envahissent villes et villages par l'entremise de catalogues". L'action entreprise par ces femmes mena à la formation de *The Canadian Handicrafts Guild* de Montréal et obtint, en 1906, une charte du Dominion; cette organisation tint jusqu'à 77 expositions dans la Province, entre 1905 et 1910. En 1929, M. J.-L. Perron, alors ministre de l'Agriculture, visite une exposition de la Guilde et permettra l'aide gouvernementale à l'artisanat.

1. Payette, Jean-Pierre, *Le Guide des Artisans Créateurs du Québec*, Les Editions La Presse, Ottawa, 1974.

L'élan est donné. On doit reconnaître que les Canadiens anglais ont éveillé l'intérêt des Québécois. Mais le renouveau des métiers d'art est dû aux Canadiens français, puisque c'est chez eux que vont se recruter la majeure partie des artisans, les chefs de file, les créateurs dynamiques¹.

Au début du siècle, il faut mentionner la fondation du Cercle des Fermières, organisme qui a pour but de regrouper les femmes attirées par les arts domestiques ou les arts populaires; cette fondation est due aux efforts de l'agronome Georges Bouchard.

Dans les années trente, Oscar Bériau, auteur de plusieurs ouvrages sur les arts populaires, dont un ouvrage important sur le tissage, fonde le Service des arts domestiques du gouvernement provincial.

Faudrait-il enfin ne pas omettre certains noms comme celui de M. Gérard Morisset qui travailla avec un zèle inlassable à l'"Inventaire des Oeuvres d'art", organisme officiel depuis 1937. En 1932 et en 1933, M. Paul Gouin donne une série de conférences à la Palestre nationale de Montréal; des expositions importantes sont tenues à l'île Sainte-Hélène en 1939 et 1940, patronnées par la Guilde artisanale canadienne lors du troisième centenaire de Montréal; d'autres expositions ont lieu, en 1941, à l'Université de Montréal et à l'École du Meuble. En 1945, c'est la création de l'Office d'artisanat et de la petite industrie, organisme qui avait pour but de faire apprécier l'artisanat québécois, éduquer le public et aider les artisans; à la suite, un magasin, la Centrale d'Artisanat, ouvre ses portes rue Sherbrooke à Montréal. Ailleurs des ateliers-écoles s'ouvrent, comme celui de Saint-Jean-Port-Joli (la famille Bourgault et le travail sur bois). Mentionnons aussi le nom de Jean-Marie Gauvreau qui travailla durant une vingtaine d'années (1943-1964) au fonctionnement de l'Office d'artisanat et de la Centrale

1. Lamy, Suzanne et Laurent, *ibid*, p. 14.

d'artisanat; il fut aussi directeur de l'Ecole du Meuble et laissa une documentation importante, laquelle est actuellement difficile d'accès.

Depuis 1960, période que l'on a daigné appeler la "Révolution tranquille", plusieurs auteurs, historiens, sociologues, anthropologues, ethnologues, ont produit dans certains cas des oeuvres dignes de mention; qu'il s'agisse du merveilleux volume de Jean Palardy sur le meuble québécois ou les récents ouvrages de Michel Lessard et d'Huguette Marquis, ou ceux des ethnologues Jean-Claude Dupont et de Luc Lacourcière de l'Université Laval, tous ces Québécois ont mis à jour, d'une façon concrète, diverses facettes de notre culture, de notre patrimoine, de nos richesses.

Depuis la dernière guerre, beaucoup d'artisans étrangers sont venus chez nous. Ces artisans-créateurs apporteront une vitalité nouvelle qui stimulera notre propre création. C'est un apport important. S.A. Zielinski, Maya Lightbody, Jordi Bonet, Hans Gehrig, Walter Schluep, Philippe Vauthier, Kirsti Fernberg, Riedl-Ursin, Bernard Chaudron, Louis Auclair et tous ceux que "nous omettons de mentionner involontairement".

Enfin, dans notre "tourné" des arts et artisans, nous sommes conscients que nous avons pu omettre de développer entièrement tous les domaines d'habileté manuelle ou d'artisanat. Qu'on pense à toutes les tâches qu'occasionnait le travail de la laine: tonte, lavage, écharpillage, teinture, cardage, filage et le montage du produit sur le métier, cela peut nous laisser songeur quant au temps et à la patience nécessaires pour accomplir une oeuvre utile (vêtement) mais aussi de véritables oeuvres originales d'art populaire. Autrefois, au travail de la laine, s'ajoutaient les activités les plus diverses: fabrication de tapis tressés ou tricotés, tressage des chapeaux de paille, fabrication de lits de plume, de balais de cèdre, de sacs à tabac en vessie de cochon ou en peau de loup-marin, de chandelles en suif, du savon,

de raquettes, en plus d'instruments de la ferme, cela fait une somme énorme de "petites" réalisations matérielles dont nous avons à être fiers; car les oeuvres quotidiennes, qu'il s'agisse de la fabrication du pain par exemple ou du sucre du pays¹ ou du fromage de chèvre² sont oeuvre universelle, notre propre culture s'exprimant dans tous les domaines de la vie commune que nous partageons ou avons partagé par des traits bien spécifiques, ici.

Nous voulons dire un dernier mot sur les métiers d'artisanat disparus ou dont le travail les caractérisant est devenu à ce point transformé par l'évolution qu'il est devenu très rare de les voir se pratiquer au stade artisanal ou populaire. Tous ces métiers ont disparu de nos villages et campagnes: boulanger, charron, cordier, cordonnier, forgeron, fromager, menuisier-sculpteur, sellier, taillandier, tanneur, tonnelier et autres.

Par contre, d'autres métiers plus contemporains se manifestent: sérigraphie, photographie, imprimerie font aujourd'hui partie de notre inventaire artisanal. La Société des Artistes Professionnels du Québec comprend autant d'artisans des métiers d'art: en tissage, poterie, céramique, émail, tapisserie et de photographes, des sérigraphes, des graveurs, des cinéastes, que d'artistes peintres et sculpteurs traditionnels. On les chiffre facilement à cinq ou six mille gens de métier.

L'histoire s'arrête ici. Certains des artisans que nous estimons entre cinq ou six mille sont impliqués dans plusieurs métiers qu'ils intègrent dans leurs oeuvres: le photographe-peintre-sérigraphe n'est pas une rareté chez nous: Pierre Corneiller, entre autres. L'explosion de la créativité résul-

-
1. Dupont, Jean-Claude, *Le sucre du pays*, Leméac, Ottawa, 1974
Dupont, Jean-Claude, *Le pain d'habitant*, Leméac, Ottawa, 1975.
 2. Les moniales Bénédictines du Précieux-Sang de Mont-Laurier, *Fromages de Chèvre, fabrication artisanale*, Editions des Bénédictines de Mont-Laurier, Ottawa, 1974.

tante des média de communication: école-T.V.-cinéma, etc. nous promet une pléthore d'apprentis artistes et artisans.

Forcer l'ouvrier à le prolétariser au niveau de la manufacture est impensable.

Sans doute, quelques entreprises artisanales sont aujourd'hui industriellement orientées, mais la plupart doivent survivre à "un niveau écologique", entre la matière première, les outils de base et une production à mettre en marché.

CONCLUSION

La leçon de l'histoire n'est jamais apprise; pendant qu'on en parle ou qu'on l'écrit, elle se fait et elle passe.

L'aventure de Samuel de Champlain, de Louis Hébert ou de Marc Lescarbot se répète tout autant parmi nous, les artisans des métiers d'art, aujourd'hui telle qu'autrefois. "Ce n'est point Aquitaine", c'est Québec-Canada; le problème au fond est le même: culture-économie. Les archétypes sont presque les mêmes depuis des temps immémoriaux où l'esprit s'est éveillé dans la matière que l'artiste façonnait tandis que les dieux ou les démons de la nécessité pressaient et pressent encore à accepter le faux, le clinquant, la pacotille de manufacture que le prolétaire ou l'ouvrier "spécialisé" a fabriqué sans joie presque comme sans liberté, tandis que les comptables et les bureaucrates comptent et multiplient la paperasse légale de "la lettre". Ainsi que le note C.W. Mills¹: "il y a de moins en moins d'individus qui manipulent des objets, mais de plus en plus qui manient des gens et des symboles". En théorie, on tente de tout réconcilier par un système de compensation mais en pratique...

La science, les affaires, la politique, ont perdu tous fondements et toutes proportions qui leur donnaient un sens humain. Nous vivons dans un univers de chiffres et d'abstractions, et désormais rien n'est concret, rien n'est réel. Tout est possible dans le fait et sur le plan moral. La science-fiction ne diffère plus de la science, les cauchemars et les rêves préfigurent les événements du lendemain. L'HOMME A ETE CHASSE D'UNE PLACE PRECISE D'OU IL POUVAIT DIRIGER SA VIE ET CELLE DE LA SOCIETE. Il est poussé toujours plus vite, toujours plus loin, par des forces qu'il a lui-même ébranlées à l'origine. Pris dans un tourbillon infernal, il pense, il calcule, il abstrait, s'écartant toujours davantage de la vie concrète².

Nous en sommes là au Québec: la vie paysanne ou de l'"Habitant" a disparu de

1. Mills, C.W., *White Collard*, p. 63.

2. Fromm, Erich, *op. cit.*, p. 121.

notre mémoire et avec elle l'artisanat populaire. Nous n'avons que faire des regrets, nous vivons d'autres réalités, mais notre culture en mutation y gagnerait-elle à se ressourcer à même la connaissance de notre héritage culturel?

La disparition de l'artisan, de l'ouvrier manuel doté d'un métier complet, du "compagnon", formé par un long apprentissage, celle du petit exploitant paysan, polyvalent, entraînent la perte de certaines formes d'intelligence, de bon sens, de sereine lucidité, de sagesse, nourrissant un "humanisme du travail" auquel je rêvais naguère, avec d'autres, comme d'un foyer de rénovation¹.

Voyageur, aventurier, découvreur de pays sans frontières, devenu coureur de bois et trafiquant de fourrure ou d'eau-de-vie, HABITANT aux cents métiers sur un morceau de terre de l'arrière-pays, ouvrier des villes et recyclé de la Révolution tranquille, au fil culturel de toutes ces époques, un signe subsiste: l'expression de soi-même dans la liberté, la joie de vivre et de manifester ses oeuvres dans les vicissitudes de ce temps. Les expositions artisanales régionales (Longueuil, Beloeil, Saint-Denis, île d'Orléans) ou urbaines, les grandes Fêtes annuelles québécoises (de Québec, du Lac-Saint-Jean ou d'ailleurs) sont là des moments révélant et exaltant une même liberté, une même joie de vivre, et, une même habileté à produire une oeuvre belle authentiquement nôtre.

Il y a continuité et renouveau.

Au premier jardin en Amérique, à Port-Royal, ces trois rêveurs: Champlain, Lescarbot et Louis Hébert avaient planté pour nourriture, le blé; pour le vin, la vigne; pour les tissus, le chanvre et le lin. Quand tout a bien poussé, ils ont imaginé l'avenir, le devenir merveilleux, surtout que Cham-

1. Friedmann, Georges, *La puissance et la sagesse*, p. 27.

plain, ce visionnaire incorrigible, rêvait de Commune, de partage et d'union avec les "Sauvages" pour créer la nation unie en Canada. "Ce n'est point Aquitaine. Les montagnes sont de fer" avertissait Marc Lescarbot; malgré ses rigueurs, le pays était plein de promesses.

Qu'on pardonne aux rêveurs, aux poètes, à ce Champlain, ce Louis Hébert, ce Lescarbot, que les marchands, les Jésuites du Pape et les soldats du Roi les aient suivis en Canada et la bureaucratie avec eux. Le pays est tout plein de promesses.

Il y a continuité et renouveau.

C'est là notre héritage, au complet.

appendice

L'ARTISAN D'AUJOURD'HUI ET SA PRODUCTION

Aujourd'hui, ce n'est un secret pour personne, l'artisan doit faire face à un monde super conditionné par l'objet industriel qui, lui, remplit un rôle de satisfaction sans charge culturelle. Anciennement, l'artisanat se faisait dans le cadre familial en grande partie alors que maintenant l'artisan doit songer à la concurrence, aux coûts des matières premières, à la demande; il se voit même dans l'obligation d'emprunter certains modes de production à l'industrie les adoptant à sa propre production.

L'élément humain continue cependant de jouer un grand rôle dans les industries artisanales, nous dirions même un rôle primordial.

Il en coûte \$500,000. pour créer un emploi dans une raffinerie de pétrole. La même somme créerait, dans le secteur des métiers d'art, un minimum de cent emplois¹.

Ainsi de nos jours les métiers d'art se définissent dans un contexte industriel. De l'auteur précité, nous présentons un tableau qui représente les trois étapes du processus industriel: création, production et mise en marché. Ce procédé, mis au point à la suite d'un questionnaire distribué aux artisans au Salon des Métiers d'Art du Québec en décembre 1971, permet d'étudier le fonctionnement d'une entreprise en particulier.

1. Leclerc, Yvon, *L'industrie des métiers d'art au Québec*, p. 82.

- Inexistant = I
- Non-adapté = NA
- Actif = A

SPHERES D'ACTIVITES ¹

PROCESSUS INDUSTRIEL	MISE EN MARCHÉ	PRODUCTION	CREATION	AGENTS D'INTERVENTION									
				Ministère de l'Industrie et du Comm. (F&P)	Ministère de l'Expansion Econ. Régionale	Ministère de l'Education	Ministère des Aff. Cult., Secrét. d'Etat	Ministère du Travail	Ministère du Tourisme	Services professionnels	Services privés		
			Formation										
			Perfectionnement			NA							
			Recyclage				A					I	
			Conservation					NA					
			Organisation de l'entreprise	NA									A
			Financement	NA	A								A
			Organisation humaine du travail					NA					
			Approvisionnement									I	
			Assistance technique et ingénierie	NA									A
			Gestion	A									A
			Contrôle de la qualité	A								I	
			Etudes de marché	NA									A
			Promotion	NA						NA	A		
			Distribution en gros									I	A
			Vente au détail				NA						A
			Exportation	NA									

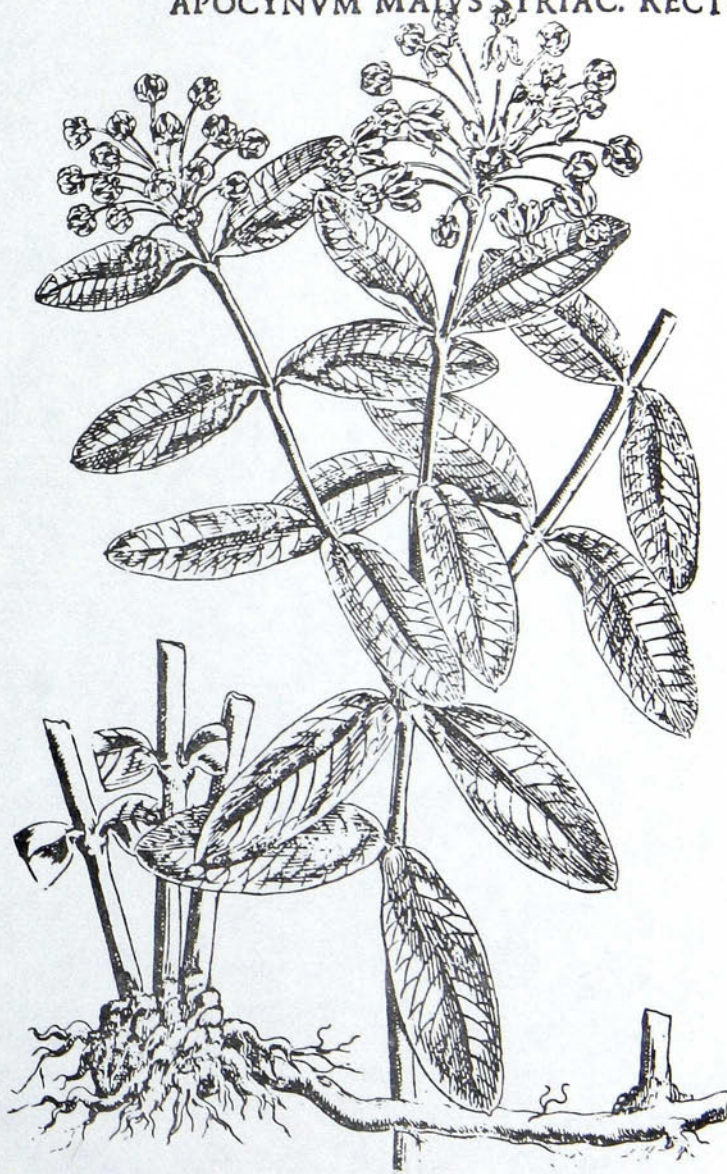
1. Leclerc, Yvon, *op. cit.*, p. 69.

BIBLIOGRAPHIE

- Allaire, Jean-Baptiste, *Histoire de la Paroisse de Saint-Denis-sur-Richelieu*, Saint-Hyacinthe, 1905, 543 p.
- Assiniwi, Bernard, *Histoire des Indiens du Haut et du Bas Canada*, Leméac, Montmagny, 1964, 3 vol.
- Barbeau, Marius, *Maîtres artisans de chez-nous*, Les Editions du Zodiaque, Montréal, 1942, 220 p.
- Barbeau, Marius, *Saintes artisanes*, Fides, Montréal, 1943, 2 vol.
- Beaulieu, André et Morley, William, F.E., *La province de Québec, A Bibliography, Histoires locales et régionales des origines à 1950*, University of Toronto-Press, 1971, 408 p.
- Bédard, Rodrigue, *Le mobilier traditionnel*, Brault et Bouthillier, Montréal, 1973, 19 p.
- Bériaux, Oscar Alphonse, *Tissage domestique*, Ministère de l'agriculture, Québec, 1943, 332 p. ill.
- Bilodeau, R.; Comeau, R.; Gosselin, A; Julien D.; *Histoire des Canadas*, Edition Hurtubise, H.M.H., Saint-Hyacinthe, 1971, 676 p.
- Blain, Jean, *Nouvelle France: quelques problèmes*, Histoire 574, cours été 1969, copies Xerox de correspondance entre les intendants et les ministres.
- Blount, Mme Godfrey, *La fabrication de l'étoffe du Pays*, traduction publiée dans l'Almanach du Peuple, Librairie Beauchemin Ltée, Montréal, 1917, p. 255 à 259.
- Bonnassieux, Pierre, *Les grandes compagnies de commerce*, 1892.
- Bonnault de Méry, Claude, *Les Canadiens en France et aux colonies*, Extrait de la Revue de l'histoire des Colonies Françaises, Paris, 1924.
- Bonner, Mary Graham, *Made in Canada*, Alfred A. Knopf, New York, 1943, 110 p.
- Bouchard, Georges, *Vieilles choses, vieilles gens*, Le Mercure, Montréal, 1929.

- Boucher, Pierre, *Histoire Véritable et Naturelle des Moeurs et Productions du pays de la Nouvelle-France*, rééditée par G. Coffin (Bastien), Montréal, 1882.
- Bourret, Françoise et Lavigne, Lucie, *Le fléché: l'art du tissage au doigt*, Editions de l'homme, Montréal, 1973, 222 p. ill.
- Brynnner, Douglas (archivist.), *Rapport sur les Archives Canadiennes* (annexe du rapport du Ministre de l'Agriculture), Ottawa, 1899.
- Burnham, Harold B. et Dorothy K., *Keep me warm one night*, University of Toronto-Press, 1972.
- Cartier, Jacques, *Bref récit et succincte narration de la navigation faite en 1635 et 1636 aux îles de Canada*, référence de Emile Salone, La Colonisation de la Nouvelle-France, p. 16.
- Champlain, Samuel de, *Oeuvres de Champlain*, Edit. Laverdière, T. III et T. IV.
- Champlain, Samuel de, *Voyages et découvertures*, Edit. Laverdière, 1615-1618.
- Champlain, Samuel de, *Des Sauvages ou Voyage de Samuel de Champlain de Brouage faite en la France-Nouvelle l'an 1602*, Edition Laverdière, T. II, 1603.
- Champlain, Samuel de, *Les Voyages de la Nouvelle-France Occidentale*, Edition Laverdière, t.v., 1603-1629, Paris, 1632.
- Champlain, Samuel de, *Brief discours des choses plus remarquables que Samuel Champlain de Brouage a recongnues aux Indes Occidentales*, Edition Laverdière, T. I.
- Collard, Elizabeth, *Nineteenth Century pottery and porcelain in Canada*, McGill University Press, 1967, 441 p.
- Colville, Hazel, *Le Manoir de Repentigny*, The Golden Dog Press, Toronto, 1934.
- Croff, E., *Nos ancêtres à l'oeuvre à la Rivière-Ouelle*, Documents historiques, Editions Albert Lévesque, Montréal, 1931.
- Dawson, Nora, *La vie traditionnelle à Saint-Pierre (Ile d'Orléans)*, Les Archives du Folklore 8, P.U.L., Québec, 1960.
- De Saint-Pierre, Rameau, *La France aux Colonies. Les Français en Amérique* (2ième partie, les Canadiens), Jouby, Paris, 1859.

90 *Jacobi Cornuti*
APOCYNVM MAIYS SYRIAC. RECTVM.



Cette figure est une photo-reproduction de l'oeuvre de Jacques Cornuti, *Canadensium Plantarum Historia*, 1635, *Apocynum Maïus Syriac Rectum*, ou [*Le Chanvre Indien*.] p. 90.
[L'une des sources, avec l'ortie et l'écorce de tilleul, des textiles employés par les Hurons-Iroquois pour la fabrication des filets de pêche.]

- De Saint-Pierre, Rameau, *Une Colonie féodale en Amérique, L'Acadie, 1613-1629-1654 et 1711.*
- Duchemin, Mod, *Le tissage à la main*, Dessin et Tolra, Paris.
- Dupont, Jean-Claude, *Le sucre du pays*, Leméac, Ottawa, 1975, 117 p.
- Dupont, Jean-Claude, *Le pain d'habitant*, Leméac, Ottawa, 1974, 107 p.
- Faucher, Albert, *Québec en Amérique au XIX^e siècle*, Fides, Montréal, 1973, 247 p.
- Frères de l'Instruction Chrétienne, *Lin, chanvre, coton*, Connaissances usuelles no 714, Procure F.I.C., La Mennais, La Prairie, P.Q., 31 p.
- Frère Gilles, *Les choses qui s'en vont*, Librairie Granger-Frères Ltée, Montréal, 1945.
- Friedman, Georges, *La puissance et la sagesse*, NRF Gallimard, Paris, 1970, 503 p.
- Fromm, Erich, *Société aliénée et société saine*, Le Courrier du Livre, Paris, 1956, 339 p.
- Gauvreau, Jean-Marie, *Artisans du Québec*, Les Editions du Bien Public, Trois-Rivières, 1940, 224 p.
- Gérin, Léon, *Aux sources de notre Histoire*, Fides, Montréal, 1946, 275 p.
- Gérin, Léon, *Le type économique et social des Canadiens*, Bibliothèque économique et sociale, Fides, Montréal, 1937, 218 p.
- Green, H. Gordon, *A Heritage of Canadian Handicrafts*, Mc Clelland and Stewart, Toronto, 1967, 222 p.
- Hamelin, Jean, *Economie et société en Nouvelle-France*, P.U.L., Québec, 1970, 137 p.
- Hamelin, Jean et Roby, Yves, *Histoire économique du Québec (1851-1896)*, Fides, Montréal, 1971, 436 p.
- Harding, Anne Dinsdale and Bolling, Patricia, *Bibliography of articles and papers on North American Indian art*, Klaus Reprint Co., New York, 1969.

- Harper, J. Russell, *A People's Art*, Primitive, Native, Folks Paintings, University of Toronto-Press, 1974, 169 p.
- Hewett, J.N.B., *The Culture of the Indians of Eastern Canada*, Smithsonian Explorations, 1928.
- Hodge, Frederick Webb, *Manuel des Indiens du Canada*, 10^e rapport du bureau géographique du Canada, Imprimeur de la Reine, Ottawa, 1915, 775 p.
- Lambart, Helen H., *The Rivers of the Potters*, Musées nationaux du Canada, publication no 2, 1970, 30 p.
- Lambart, Helen H., *Two Centuries of Ceramics in the Richelieu Valley*, Musées nationaux du Canada, publication no 1, 1970.
- Lambert, John, *Travels through Canada and the United States of North America in the years 1806, 1807 and 1808*, C. Pradock and W. Joy, London, 1813, 2 v.
- Lamy, Suzanne et Laurent, *La renaissance des métiers d'art au Canada français*, Ministère des Affaires Culturelles, Québec, 1967.
- Langevin, Hector, *Le Canada, ses institutions, ressources, produits, manufactures*, Lovell et Lamoureux, Québec, 1855, 166 p.
- Langlois, Georges, *Histoire de la population canadienne-française*, A. Levesque, Montréal, 1935, 309 p.
- Leclerc, Robert, *Warp and Weave*, Nilus Leclerc, Québec, 1971, 64 p. ill.
- Leclerc, Yvon et Nadeau, Michel, *L'industrie des métiers d'art au Québec*, Editions Formart Inc., Montréal, 1972, 111 p.
- Lescarbot, Marc, *Histoire de la Nouvelle-France*, Ed. Edwin Tross, Paris, 1866, 888 p.
- Lessard, Michel et Marquis, Huguette, *Encyclopédie des antiquités du Québec*, Les Editions de l'Homme, Montréal, 1971.
- Lessard, Michel et Marquis, Huguette, *L'art traditionnel au Québec*, Les Editions de l'Homme, Ottawa, 1975, 463 p.
- Lévesque-Dubé, Alice, *Il y a soixante ans*, Edition Fides, Montréal, 1943.
- Lourd, Jacques, *Le lin et l'industrie linière*, Collection Que sais-je? no 1108, P.U.F., Paris, 1964.

- Mailhot, Abbé Charles-Edouard, *Les Bois-Francs*, Imprimerie Arthabaska Inc., tome IV, Arthabaska, P.Q., 1925.
- Martin, Charles, *La laine*, Coll. Que sais-je? no 464, P.U.F., Paris, 127 p.
- Martin, Jean-Louis, *Document inédit sur les potiers*, Service d'Archéologie et d'Ethnologie.
- Massicotte, Edouard-Zotique, *Le foulage de l'étoffe*, Almanach du Peuple, Librairie Beauchemin, Antoine Langlois, Québec, 1921, p. 340 à 346.
- Mills, C.W., *The white collard*, Oxford University Press, New York, 1951.
- Ministère des Affaires Culturelles, *La fabrication artisanale des tissus*, Musée du Québec, Québec, 1974, 103 p.
- Morency, Ludger, *La culture du lin, diversion profitable à l'agriculture du Québec*, Université Laval, Québec.
- Marie-Ursule, Sr, *Civilisation traditionnelle des Cavalois*, Les Archives de Folklore 5-6, P.U.L., Québec, 1951.
- Morin, Louis, *Le calendrier folklorique de Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud*, Société Historique de la Côte-du-Sud, La Pocatière, 1972.
- Orchard, William C., *A Rare Salish Blanket*, Leaflets of the Museum of the American Indians, New York, 1926.
- Ouellet, Fernand, *Histoire économique et sociale du Québec (1760-1850)*, Montréal et Paris, 1966, 639 p.
- Palardy, Jean, *Les meubles anciens du Canada français*, Cercle du livre de France, Montréal, 1971, 411 p. ill.
- Payette, Jean-Pierre, *Le guide des artisans créateurs du Québec*, La Presse, 1974, 351 p.
- Pilisi, Jean, *Marchands et Métiers au Moyen-Age (partie textile) la Documentation Photographique No. 6009*, Paris, 1974.
- Rioux, Marcel, *La Question du Québec*, Editions Seghers, Paris, 1969, 184 p.
- Roy, Antoine, *Les lettres, les arts et les sciences au Canada, sous le régime français*, Jouve & Cie, Paris, 1930, 292 p.

- Roy, Pierre-Georges, *Le vieux Québec*, Lévis, 1931.
- Roy, Pierre-Georges, *Les noms géographiques de la Province de Québec*, Lévis, 1906.
- Sagard, Fr. Gabriel, *Trois Voyages au Canada, Cartier-Champlain-Sagard*, publié par Bertrand Guégan, 1624, 270 p.
- Salone, Emile, *La colonisation de la Nouvelle-France*, Guilmoto, Paris, 1970, 505 p.
- Savard, Pierre, *Paysans et ouvriers québécois d'autrefois*, P.U.L., Québec, 1968, 153 p.
- Séguin, Maurice, *La nation "canadienne" et l'agriculture*, Les Editions Boréal express, 1970, 279 p.
- Séguin, Robert-Lionel, *L'artisanat dans la province de Québec* (article) dans: Lamontagne éd., *Visages de la civilisation au Canada français*, p. 119-130.
- Séguin, Robert-Lionel, *La civilisation traditionnelle de l'"habitant" aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Fides, Montréal, 1967, 701 p.
- Séguin, Robert-Lionel, *L'équipement de la ferme canadienne aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Librairie Ducharme Ltée, Montréal, 1959.
- Séguin, Robert-Lionel, *Ethnologie québécoise*, Les Cahiers du Québec: collection Ethnologie, 1972.
- Shultes, R.E., *The Botany and Chemistry of Cannabis*, Churchill Enrg., 1970.
- Spencer, Audrey, *Spinning and weaving at Upper Canada Village*, St. Lawrence Commission, Canada, 1964.
- Turcot, Henri, *La Petite Industrie de la laine au Canada Français*, Ministère du Commerce, Ottawa, 1928.
- Wade, Mason, *Les Canadiens-français, Tome I (1760-1914)*, Le Cercle du Livre de France, Ottawa, 1966, 680 p.
- Les Relations des Jésuites de la Nouvelle-France, 1611-1626 et de 1632 à 1672.
- Journal des Jésuites, Edition Laverdière et Casgrain, Léger Brousseau, Québec, 1871.

En collaboration, *Economie québécoise*, Les Presses de l'Université du Québec
et Editions H.M.H., Montréal, 1969, 495 p.

Documents inédits sur l'Histoire de France, T. VIII, p. 15, 28 déc. 1602.

Lettre missive au capitaine Chauvin.

Lettres missives de Henri IV.

Référence de Salone, p. 17, de la Colonisation de la Nouvelle-France.

* * *



D7830169

Achévé d'imprimer à
Québec en janvier 1978, sur
les presses du service de la Reprographie
du Bureau de l'Éditeur officiel
du Québec.

BNQ

000 467 064

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC
REÇU LE
SEP 12 1978

